

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE TORRISMON DU TASSE

DALIBRAY, CHARLES VION DE

Tragédie — 1636

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

TORRISMON	75 rép.	CONSEILLER	18 rép.
ROSMONDE	27 rép.	LA NOURRICE	17 rép.
ALVIDE	24 rép.	FAUSTON	14 rép.
RUSILLE	23 rép.	MESSAGER	10 rép.
GERMON	23 rép.	DEVIN	9 rép.
GENTILHOMME DE LA PART DE GERMON	20 rép.		

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	23
ACTE III	38
ACTE IIII	50
ACTE V	72

ACTE I

SCÈNE I

Nourrice, Alvide.

NOURRICE

À peine ayant quitté les portes d'Orient
Le soleil nous fait voir son visage riant ;
Quel sujet donc, Madame, aujourd'hui vous invite
À vous lever si tôt ? Où courez vous si vite ?
Quels puissants mouvements de crainte et de désir
De votre âme à la fois se sont venus saisir ?
Car, Madame, je lis sur votre front empreinte
La moindre passion dont votre âme est atteinte.
Moi qui suis votre mère, et d'âge, et de devoir,
Que le sort a fait vôtre, et bien plus mon vouloir,
Ne connaîtrai-je point le fonds de vos pensées ?
Comment, et de quels traits sont-elles donc blessées ?
Non, non, ne feignez point de me rien découvrir,
À qui plutôt qu'à moi vous pourriez vous ouvrir ?

5

10

ALVIDE

Oui, ma chère Nourrice, il est bien raisonnable
Que tu saches l'état d'un coeur si misérable,
Et qu'ici je commette à ta fidélité

15

Les secrets mouvements dont il est agité :
La crainte, et le désir, Nourrice, je l'avoue,
Mettent, comme tyrans, mon esprit à la roue ; 20
Mais ce qui plus me gêne, et dont plus je me plains,
Je sais ce que veux, et non ce que je crains ;
Une Ombre, un Songe noir, m'épouvante et m'afflige,
Quelque nouveau fantôme, un ancien Prodiges ;
En fin je ne sais quoi me remplit de terreur, 25
Et confond mes pensers de tristesse et d'horreur :
À peine pour dormir mes paupières sont closes,
Que je commence à voir mille effroyables choses :
On arrache tantôt Torrismon de mon flanc,
Tantôt un marbre sue, et la terre est de sang ; 30
Quelquefois seule errante au milieu des ténèbres,
J'entends à chaque pas gémir des cris funèbres,
Ou je vois d'un sépulcre un grand géant sortir
Qui le fouet en la main me presse de partir,
Si bien que dans les maux que le sommeil me livre 35
Alors que du travail tout le monde il délivre ;
Si tu me vois sitôt mon lit abandonner,
Nourrice, tu n'as pas sujet de t'étonner ;
Dans ce fâcheux état, hélas je suis semblable
À celle qui languit d'une fièvre incurable, 40
Et qui durant la nuit transissant de froideur
Brûle sur le matin d'une mortelle ardeur :
Car la peur dont la nuit mon âme est occupée,
Par les rayons du jour à peine est dissipée,
Qu'un désir amoureux s'allume dans mon coeur, 45
Qui petit à petit consomme ma vigueur.
Nourrice, tu le saisis que dès l'heure première
Qu'à mes yeux Torrismon s'offrit plein de lumière,
On me dit qu'il venait pour être mon époux,
Et de là me pleut tant son maintien grave et doux, 50
Que de ce que j'étais ne faisant plus de conte

J'oubliai peu s'en faut, ma promesse et ma honte ;
 Car j'avais fait serment entre les mains du Roi,
 De n'accepter jamais de conjugale foi,
 Que l'on ne nous promit cette juste allégeance, 55
 Que de mon frère mort on tirerait vengeance.
 Ah ! Combien de serments, Amour le plus souvent,
 Comme un faible jouet vas-tu jetant au vent ?
 Je suis tellement prise à sa première vue,
 Et de tout jugement restait si dépourvue, 60
 Que sans quelque pudeur qui lors me retenait
 Mon désir à l'instant au sien s'abandonnait ;
 Mais sitôt qu'en parlant et découvrant sa flamme,
 Il tenta de se faire une place en mon âme :
 Aussitôt que je crus qu'il soupirait pour moi, 65
 Et qu'il m'eût assuré la vengeance et sa foi,
 Ne pouvant plus tenir mon ardeur violente
 Je fus en même temps et l'épouse et l'amante.
 Or comme après cela de son Royaume entier,
 Le Roi le reconnût légitime héritier ; 70
 Comme en signe d'un chaste et fidèle hyménée,
 Devant toute la Cour, sa main me fut donnée.
 Comme il remit la noce à célébrer ici,
 Et nous dit, que leurs lois en ordonnaient ainsi.
 Qu'entre les Rois des Goths l'hymen était profane, 75
 Qui ne se faisait pas dans leur ville d'Arane.
 Tout cela tu le sais, ou je me trompe fort :
 Et qu'avant d'assembler ses navires au port,
 Étant encor sur mer et près d'un bord sauvage
 Bien moins époux qu'Amant, il fit le mariage, 80
 Qui fut si bien caché sous l'ombre de la nuit
 Et si secret qu'aucun n'en entendit le bruit.
 Toi seule tu le sus, et le pus reconnaître
 Aux signes que la honte en mon front faisait naître.
 Nous voici maintenant venus en cette Cour, 85

Où se devaient cueillir les fruits de notre amour :
Cependant je ne sais pourquoi tant l'on diffère,
Le jour heureux qui doit accomplir ce mystère.
Une nuit aurait-elle amorti tout son feu ?
Certes s'il est ainsi, Torrismon en eût peu :
Déjà cet horizon a vu vingt fois l'Aurore,
Depuis notre arrivée, et l'on retarde encore ;
Tandis, te le dirai-je ? En l'ardeur où j'attends,
Je fonds comme la neige au Soleil du Printemps.

90

NOURRICE

Comme je trouve vain ce qui vous épouvante,
Je trouve juste aussi le feu qui vous tourmente.
Quelle femme jamais montra tant de froideur
Que pour un jeune époux elle n'eût cette ardeur :
Mais il est à propos qu'une honnêteté sainte
Restreigne notre amour d'une chaste contrainte,
Afin que nos amants ne s'aperçoivent pas,
Combien nous soupirons après leurs doux appas :
Toutefois à vos maux je vois un prompt remède,
On attend tous les jours le Prince de Suède.

95

100

ALVIDE

On l'attend, je le sais, mais ce retardement
Parce que c'est pour lui, m'afflige doublement :
C'est donc de la façon que l'on venge mon frère ?
Ainsi que l'on console et satisfait mon père ?
Est-ce là mon pouvoir et ce que j'ai voulu ?
C'est ce que Torrismon avait donc résolu,
De ne point recevoir Alvide dans sa couche,
Qu'elle n'eût vu devant ce monstre, ce farouche,
Ce Germon ennemi de toute ma maison ?

105

110

NOURRICE

Torrismon le chérit, et c'est bien la raison,
 Que dans ses mouvements une femme bien saine 115
 Suive ce qu'un époux a d'amour ou de haine.

ALVIDE

Soit comme tu voudras, je t'accorde ce point,
 Je puis pour lui complaire, aimer, ou n'aimer point ;
 Que ne puis-je aussi bien alentir cette flamme
 Qui consomme mon coeur et me dévore l'âme ; 120
 Ou lui tant agréer qu'il pensât plus en moi,
 Et me fit recevoir des preuves de sa foi.
 Las ! Je l'espère en vain, en vain je le désire,
 Mon aspect, que je crois, le gêne et le martyr ;
 Je lui suis à dégoût, et depuis ce moment, 125
 Il n'est ni mon mari, ni même mon amant.
 Nourrice, je le dis, quoi qu'une pudeur sainte
 Dut dans ma propre bouche étouffer cette plainte,
 Je prends souvent sa main, et m'approche de lui,
 Et l'entends soupirer de regret et d'ennui. 130
 Je le vois tout tremblant, sa face devient blême,
 Et me paraît, hélas ! Celle de la Mort même.
 Et comme s'il cherchait quelques objets meilleurs,
 Il la penche vers terre, ou la détourne ailleurs :
 Que s'il daigne à la fin dire quelque parole, 135
 C'est avec une voix interrompue et molle,
 Et qui finit toujours en quelque autre soupir.

NOURRICE

Ma fille, tout ceci marque un ardent désir.
 Trembler, pâlir, jeter une timide oeillade,
 Ce sont tous accidents d'un coeur d'amour malade. 140

Entrecouper sa voix, soupirer en parlant ;
Certes tout cela montre un feu bien violent.
Et s'il tient maintenant ses flammes plus couvertes,
Qu'il ne le faisait pas dans ces rives désertes ;
Tu sauras que la nuit, et ce désert séjour 145
Étaient des espérons pour réveiller l'amour.
Au lieu que le Soleil, le bruit, et le grand Monde,
Dont un Palais Royal incessamment abonde,
Jette souvent la honte au milieu du désir,
Et nous contraint d'attendre un jour avec plaisir, 150
Où nous en ressentons de plus vives délices,
Plus l'attente a donné d'agréables supplices.
Si bien que sur ces bords s'il fut amant hardi,
Excuse s'il paraît ici plus refroidi.

ALVIDE

Plaise au Ciel que ceci se trouve véritable, 155
Tandis je me repais de sa vue agréable ;
Et venais tout exprès en ce champ spacieux,
Où souvent ses Coursiers s'exercent à ses yeux.

NOURRICE

Madame, la maison vous est bien plus séante,
Vous pouvez sans sortir vous rendre aussi contente, 160
Et de votre Palais, assise en un balcon,
Le contempler à l'aise accompagnée ou non.

SCÈNE II

NOURRICE *(seule)*

Nulle condition n'est si douce sur terre

Que toujours quelque soin ne lui fasse la guerre :
 Ni rien de grand, si fort, que le sort inconstant 165
 Ne le menace, ébranle, ou ne l'aile abattant.
 Cette jeune Princesse autrefois fortunée,
 D'autant plus que Princesse elle croit être née,
 Et que presque aussitôt qu'elle vit la clarté
 Son destin l'éleva dans cette dignité : 170
 Lors que le Ciel devait la rendre plus contente,
 C'est lors qu'elle craint plus, s'irrite, s'épouvante ;
 Mais où règne l'Amour, tout courroux est banni,
 Dans nous, tout reconnaît son pouvoir infini,
 Et si par son ardeur la haine s'est éteinte, 175
 Qu'elle dissipe aussi son soupçon et sa crainte ;
 Et puis qu'elle a si bien fait choix de ses amours,
 Que rien de son bonheur n'interrompe le cours ;
 Mais j'appréhende fort que le contraire advienne,
 Et ma crainte provient d'une cause ancienne, 180
 Qui peur tirer des pleurs de sa nouvelle peur,
 Si l'Amour ne résout cette nuée en vapeur.

SCÈNE III

Torrismon. Le Conseiller.

TORRISMON

Quel fleuve, ou quelle mer si vaste et si profonde
 Suffirait pour laver mon crime dans son onde ?
 J'en ai l'âme et le corps entièrement tachez, 185
 Et les rayons du jour ne me sont pas cachez !
 Je vis doncques encore ! Encore je respire !
 Je suis encor Seigneur d'un si puissant Empire
 J'ai l'épée au côté, le Sceptre dans le poing,
 La couronne en la tête, et je ne rougis point ! 190

Il se trouve quelqu'un qui m'estime et m'honore,
Et peut-être quelqu'un qui me chérit encore !
Las c'est assurément cet ami si parfait
Qui de son amitié reçoit un tel effet,
Mais que sert tout cela, si j'abhorre la vie, 195
Si je me voudrais voir la lumière ravie ?
Que me sert de me voir de tant d'honneur pourvu
Si je me crois moi-même indigne d'être vu ?
De quoi m'importe-il de savoir que l'on m'aime,
Si je me suis moi-même en horreur à moi-même ? 200
Je m'irais bien cacher dans quelque antre écarté,
Où même de la nuit, je fuirais la clarté :
Mais qui m'assurera qu'une honte secrète
Ne me vint pas troubler dans ma sombre retraite ;
Toute fuite est bien vaine, en l'état où je suis 205
Je suis celui qui fuit, et celui que je fuis :
Ni sages, ni le bruit d'un peuple téméraire
Par leurs propos mordants ne me sauraient pis faire,
Je me suis à moi-même un plus pesant fardeau,
Moi-même mon témoin, mon juge, mon bourreau. 210

CONSEILLER

Si ma fidélité, Sire, vous est connue,
De grâce, montrez-moi votre âme toute nue,
Ce qui fait votre plainte, et qui vous trouble tant,
Lors qu'un mal se découvre, il s'allège d'autant.

TORRISMON

S'il fallait que quelqu'un ignorât ce mystère, 215
C'était devant toi seul que je m'en devais taire,
Toi de qui mon enfance eut de si bons avis,
Que j'ai si bien reçus, que j'ai si mal suivis :
Mais ta fidélité, ta prudence et ton âge,

De te déclarer tout me donnent le courage ; 220
 C'est pourquoi tout exprès je t'ai conduit ici
 Pour t'ouvrir sans témoin ma peine et mon souci.
 Tu te ressouvies bien comme sortant d'enfance,
 Et de dessous le joug de ta douce puissance,
 Affamé d'acquérir du bruit par les dangers 225
 Je me mis à courir les pays étrangers :
 En ce temps-là je fis une amitié si sainte,
 Que rien que le trépas n'en peut rompre l'étreinte.
 Le Prince qui commande aux peuples Suédois
 Est celui que je crus digne d'un si beau choix, 230
 Jeune, comme j'étais, ardent après la gloire,
 Et d'un pareil désir d'éternelle mémoire :
 Avecques lui je vis cent peuples différents,
 Avec lui je domptais de superbes tyrans,
 Nous fûmes compagnons, et sur mer et sur terre, 235
 Nous fûmes compagnons en la paix, en la guerre,
 Souvent dans les périls je lui servis d'écu,
 De même que souvent sans lui j'étais vaincu
 Et depuis que tous deux par la mort des deux Princes
 Nous fûmes rappelés à régir nos Provinces, 240
 Quoi qu'éloignés de lieux, nos coeurs plus que jamais
 Goûtèrent les douceurs d'une agréable paix :
 Toujours mille devoirs entre nous s'exercèrent,
 Ni lettres, ni présents, aucun temps ne cessèrent ;
 Hélas ! Voici le point qui me tourmente tant : 245
 Ce Prince généreux, et cet amant constant,
 Devant que l'amitié nous liât de ses charmes,
 Au tournois de Norvège avait porté ses armes.
 Là sur mille lui seul il remporta le prix,
 Et là des yeux d'Alvide, il fut aussitôt pris, 250
 Et bien qu'il n'osât pas lui déclarer sa flamme,
 Il la garda pourtant si vive dans son âme,
 Que ni longueur du temps, ni guerres, ni dangers,

Ni l'agréable aspect des pays étrangers,
Ni travail du chemin, ou quelque autre mésaise 255
N'amortirent en rien son amoureuse braise ;
Ainsi durant ce temps entre Amour, et nous deux,
De ses pensers secrets il nourrissait ses feux ;
Mais depuis qu'héritant le Sceptre et la Couronne,
Il se chargea des soins qu'un Empire nous donne, 260
Toujours l'âme tendue à son premier dessein,
Et toujours ce brasier brûlant dedans son sein,
Il tenta tout moyen, pratiqua toute voie,
Afin de parvenir au comble de sa joie :
Tantôt priant en Prince, et tantôt en Amant, 265
Exposant sa puissance, ou montrant son tourment.
Mais jamais du vieux Roi l'âme implacable et fière
Ne voulût accorder Alvide à sa prière,
Après tant de fureurs, et de meurtres commis
Il refusa la paix avec ses ennemis, 270
Et la mort de ce fils qui fut son espérance,
Excitait encor plus son ire, et sa vengeance ;
Cette mort dont Germon fut estimé l'auteur,
Et certes en ceci le bruit n'est pas menteur.
Cet ami voyant donc rejeter sa demande, 275
Quoi qu'il ne put brûler d'une flamme plus grande,
Sentit que ce refus, et cette inimitié
Croissant sa rage, accrût son amour de moitié,
Il résout de l'avoir en dépit de son père.
Pour cet effet voici comment il délibère ; 280
Il m'écrivit de l'aller demander au vieux Roi ;
Que je lui céderais quand je l'aurais à moi :
Quoique je susse bien qu'une telle entreprise
M'irritait la Norvège, et blessait ma franchise,
Je pensai toutefois que tout était permis 285
Alors qu'il s'agissait de servir ses amis,
J'eus ma tranquillité moins chère que la sienne,

Et préfèrai sa paix aux douceurs de la mienne,
 En un mot, devenu traître par trop de foi,
 Moi-même Ambassadeur je vais trouver le Roi ; 290
 Je suis le bienvenu, je parle d'hyménée,
 Ma recherche lui plaît, la fille m'est donnée,
 Je remonte sur mer, ayant mon congé pris,
 Et l'emmène avec moi comme un butin de prix.
 Nous mettons voile au vent, éloignons le rivage, 295
 Alvide ayant toujours les yeux sur mon visage,
 Et comme m'invitant par des regards transis
 À vouloir seconder ses amoureux soucis.
 Je fis comme celui qui se recueille et serre
 Contre les ennemis qui l'assiègent en guerre, 300
 Mais enfin le longtemps, et le détroit des lieux,
 Les traits de son amour, l'embûche de ses yeux,
 Ce pourparler muet, mais si plein d'éloquence,
 Forcèrent malgré moi ma trop faible défense :
 Qu'il est bien vrai qu'Amour lors qu'il est combattu 305
 Nous en attaque après avec plus de vertu,
 Et que c'est un arrêt infailible et suprême,
 Qu'on n'évite jamais d'aimer ce qui nous aime ;
 Toutefois la raison maîtresse de mes sens
 Gouvernait jusques-là mes désirs innocents, 310
 Quand du milieu de l'air vinrent à l'impourvu,
 Mille éclairs redoublés éblouir notre vue,
 Le Sort, le Ciel, l'Amour contre moi conjurés
 Poussent les aquilons sur les flots azurés,
 Cent nuages épais déroband la lumière, 315
 Ramènent du Chaos l'obscurité première,
 Sinon qu'en cette nuit toujours brille un éclair,
 Mais qui semble épaissir les ténèbres de l'air ;
 Jusqu'aux cercles du Ciel la tempête s'élève,
 Et jusques aux Enfers la même après se crève 320
 Enfin l'orage fond : Tandis que nos vaisseaux

Tristement dispersez errent parmi les eaux ;
Le nôtre fut porté dedans un bord sauvage :
Là tandis que chacun descend sur le rivage
Que l'un allume un bois tout fumant et mouillé, 325
L'autre essuie un habit de limon tout souillé,
Je reste avec Alvide au fonds de notre tante,
Qui me serrait encor de peur toute tremblante,
Et déjà la nuit propre aux doux larcins d'Amour,
À ses sombres flambeaux faisait céder le jour ; 330
Ce fut en ce moment que je rendis les armes
Et que je fus vaincu par de si puissants charmes ;
Une rage d'amour tout mon corps vint saisir,
Qui lors me contraignit d'assouvir mon désir,
Alors je violais par un énorme crime 335
L'honneur, la foi, les lois d'une amour légitime,
D'ami je devins traître, et ma lâche action
Me rendit en aimant digne d'aversion :
Depuis mille pensers incessamment m'assaillent
Mille pressants remords nuit et jour me travaillent, 340
Quelque part que je tourne et les yeux et l'esprit,
Ma faute que la nuit de ses ombres couvrit,
Me semble d'un chacun en plein jour aperçu,
Voire qu'en la faisant tout le monde l'a sue ;
Ce mien ami trahi, s'offre à tous coups à moi, 345
Il m'accuse, se plaint, me reproche sa foi ;
Mais las ! Ce n'est pas tout à ces remords de l'âme,
L'Amour ajoute encore ses tourments et sa flamme,
Et de croire jamais que je puisse laisser
Alvide sans mourir, je n'y saurais penser, 350
Aussi certes la mort est la plus courte voie,
Pour sortir des ennuis où mon coeur est en proie :
Et puisque d'un tel noeud je suis enveloppé
Qu'il ne se peut dissoudre, il faut qu'il soit coupé :
Car au moins en mourant j'aurai cette allégeance, 355

Que d'un si cher ami je ferai la vengeance,
 Lavant dedans mon sang ma honte et mon forfait
 Si rien peut effacer le crime que j'ai fait.

CONSEILLER

Sire, plus la personne est éminente et haute,
 La honte en est plus grande, et plus grande la faute, 360
 Un coup dessus le bras blesse légèrement,
 Mais reçu dans la tête il porte au monument :
 De même cette erreur qui mise à la balance
 Serait peu dans quelqu'un de petite importance,
 Dans des coeurs généreux, et parmi de grands Rois, 365
 Est certes, je l'avoue une erreur de grand pois :
 Mais ce n'est qu'une erreur, et nullement un crime,
 Erreur où l'Amour sert d'excuse légitime,
 Comme on ne se doit point donner d'éloge faux,
 On ne doit point à tort imputer de défauts. 370
 Sire, vous n'êtes point ni scélérat, ni traître,
 Celui seul est méchant qui prend plaisir de l'être.
 Mais qui sans consentir par force est emporté,
 Pêche peu, puisqu'il pêche étant sans liberté :
 Les grandes passions troublent les grands courages, 375
 Comme les grandes mers ont les plus grands orages.
 Et partant recevez dans ce triste malheur,
 Le frein que la raison offre à votre douleur.
 Je veux laisser à part tant de fameux exemples
 De héros à qui même on érigea des temples, 380
 Qui se montrant d'ailleurs invincibles guerriers,
 Aux myrtes de l'Amour, soumirent leurs lauriers,
 Une jeune beauté fut en votre puissance,
 Longtemps à ses attraits vous fîtes résistance,
 Il vous fallut enfin répondre à ses amours, 385
 Mais modérant vos feux, vos regards, vos discours :

Depuis l'Amour, le lieu, le Temps et la Fortune,
Se pleurent à détruire une foi non commune :
Vous faillîtes de vrai, mais d'un péché d'amour,
Qui ne mérite pas que l'on se prive du jour ;
Et celui qui se cause une fin violente,
N'amoindrit pas sa faute, au contraire il l'augmente.

390

TORRISMON

Si la mort ne saurait amoindrir mon péché,
Par elle au moins mon deuil se verra retranché.

CONSEILLER

Mais plutôt s'accroîtra d'une gêne nouvelle.

395

TORRISMON

Vivrai-je avec Alvide, ou bien séparé d'elle ?
Je ne la puis garder sans une trahison,
Et ne puis sans mourir l'ôter de ma maison :
Ainsi c'est vainement que tu m'enjoins de vivre,
Il faudra bien qu'enfin la douleur m'en délivre.
Non, non, cela n'est pas échapper à la mort,
Mais plutôt pour mourir choisir le pire sort.

400

CONSEILLER

Le Temps, grand Médecin, obtient ce privilège,
Qu'il n'est point de douleur qu'à la fin il n'allège ;
Mais sans vouloir attendre un si lâche appareil,
Appelez au secours votre propre conseil.

405

TORRISMON

Mon mal sera bien long s'il faut que le temps m'aide

Et si c'est ma raison, bien faible est mon remède.

CONSEILLER

La raison a toujours de quoi nous consoler,
Et le Temps est si prompt qu'il nous semble voler.

410

TORRISMON

Il vole en apportant ce qui trouble et tourmente,
Mais s'il apporte un bien, lors sa démarche est lente.

CONSEILLER

Son vol est néanmoins toujours précipité,
Et notre esprit fait seul son inégalité.

TORRISMON

Mais quand (comme tu dis) pour rendre ce mal moindre,
La raison et le temps leurs forces viendraient joindre,
Alvide pourra-t-elle étant à Torrismon,
Être tout à la fois la femme de Germon ?
L'effet qui confirma ma foi devant donnée,
Fait qu'Alvide est à moi par un juste hyménée :
Verrai-je donc ma femme entre les bras d'autrui ?
Non, non, la seule mort finira mon ennui.
Moi mort, Germon l'aura comme une honnête femme,
Et vivant, il ne peut l'avoir que comme infâme.

415

420

CONSEILLER

Sire, il est bien certain que Germon ne doit pas
La posséder à femme, avant votre trépas :
Mais il ne s'ensuit point que d'une main sanglante,
Vous deviez vous causez une mort violente.

425

L'âme ne doit jamais par d'injustes efforts,
Sans le vouloir des Dieux abandonner son corps ;
S'il est besoin pourtant que l'un ou l'autre arrive :
Que Germon perde Alvide, et que Torrismon vive.

430

TORRISMON

Lui privé de sa Dame, et moi d'un tel ami,
Ah ! Vivre en cet état n'est pas vivre à demi.

CONSEILLER

Il faut bien supporter d'une âme résolue,
Des arrêts du Destin la puissance absolue.

435

TORRISMON

Fasse donc ce Destin ma perte ou mon bonheur.

CONSEILLER

J'ai pourtant un moyen qui sauve votre honneur :
Car s'il est vrai qu'Alvide a pour vous tant de flamme
Que vous soyez son coeur, son esprit et son âme,
Pourra-t-elle souffrir d'avoir pour son époux
Cet amant odieux, l'objet de son courroux ?
Qui fut un peu devant aux siens si fort contraire,
Et qui semble encor teint du sang de son cher frère.
Sa haine et son refus vous pourront trop fournir,
De sujets spécieux de quoi la retenir.
Ce n'est pas, direz-vous, le fait d'un bon courage
De vouloir jamais faire aux Dames nul outrage,
Nous la prierons ensemble, et ne laisserons rien
De ce que nous verrons, être pour votre bien :
Tandis si de Germon l'âme est si généreuse,

440

445

450

Les froideurs éteindront son ardeur amoureuse :
Par là vous obtiendrez ce sensible bonheur
De conserver l'ami, l'épouse et votre honneur.

TORRISMON

L'honneur suit et s'attache à l'action louable
De même que du corps l'ombre est inséparable.

455

CONSEILLER

L'honneur qui vient du monde est un bien qui souvent
Gît en l'opinion, et se repaît de vent,
Un mal caché ne peut ternir notre mémoire
Non plus qu'un bien secret accroître notre gloire,
Mais afin que l'honnête avec l'honneur soit joint,
Et que votre amitié ne se démente point ;
Donnez-lui votre soeur ; On ne perd rien au change,
Alors que l'on reçoit un Ange pour un Ange.

460

TORRISMON

L'Amour ne souffre point un échange pareil.

465

CONSEILLER

De la Raison, l'Amour suit souvent le conseil.

TORRISMON

Hélas ! Rosmonde fuit d'une haine obstinée,
La Pompe, la Grandeur, l'Amour, et l'Hyménée.

CONSEILLER

Elle est et sage et douce, un avis sage et doux,

La fera consentir à prendre cet époux.

470

TORRISMON

Seul et dernier refuge au malheur qui me presse,
Je suivrai ce conseil qui vient de ta sagesse :
Et s'il se trouve vain, mon recours est la mort,
Qui présente à tous maux un favorable port.

ACTE II

SCÈNE I

Gentilhomme de la part de Germon, Torrismon.

GENTILHOMME

Grand Roi dont la valeur à nulle autre ne cède,
J'arrive de la part du Prince de Suède.
Il souhaite tout heur à votre Majesté,
Et m'a donné ce mot pour vous être porté.

475

TORRISMON

La lettre est de créance : Or tout ce qui vous reste
C'est que vous me rendiez son désir manifeste.

480

GENTILHOMME

Sire, sans vous tenir plus longtemps en souci,
Le Roi Germon mon maître, est si proche d'ici,
Qu'avant que du Soleil la brillante lumière
Étincelle à nos yeux du haut de sa carrière
Il aura dans ce lieu le bonheur de vous voir.
Je suis venu devant vous le faire savoir,
Et qu'on ne peut lui faire une faveur plus grande
Qu'en l'accueillant ainsi que l'amitié demande

485

Sans qu'on se mette en peine afin de l'honorer,
C'est ce dont par ma bouche il vous vient conjurer : 490
Comme ayant à dédain toutes ces vaines marques
Dont se laissent flatter la plupart des Monarques :
Il se ressouvient bien de cet âge plus doux
Où toute chose était si commune entre vous,
Les voyages, les prix, les combats et la gloire, 495
Surtout votre amitié demeure en sa mémoire :
Peut-être toutefois j'en parle sans besoin
À qui la garde aussi dans son coeur avec soin.

(Il soupire.)

TORRISMON

Ô Souvenir ! Ô temps ! Ô la douce nouvelle
Que j'apprends maintenant d'un ami si fidèle ! 500
Je le reverrai donc, et dans si peu de temps !
Ah ! J'en soupire d'aise, et mes esprits contents
Ne pouvant plus tenir un tel excès de joie
Ont pour se décharger recours à cette voie.

GENTILHOMME

Sire, si vous aimez notre invincible Roi 505
D'une si pure ardeur, et d'une telle foi,
Je vous puis bien jurer qu'il vous rend la pareille
Et qu'il est ici bas des amis la merveille.

TORRISMON

Je le sais par épreuve.

GENTILHOMME

Il est si satisfait 510
 De voir que votre hymen aujourd'hui se parfait,
 Qu'en guise d'un torrent qui franchit son rivage
 Votre contentement déborde en son visage ;
 Il est ravi d'ouïr quelqu'un lui raconter
 Ces grandes actions qui vous font redouter, 515
 Tant de rares vertus, et de paix, et de guerre,
 Et ces longues erreurs, et sur mer, et sur terre,
 Le prix de votre épouse, et d'un hymen si doux,
 Enfin il ne se plaît qu'à s'enquérir de vous.

TORRISMON

Aussi fais-je de lui ; Mais lassé du voyage 520
 Ne vous travaillez pas par un plus long langage,
 Je recevrai le Prince, ainsi qu'il l'a voulu,
 Ici comme en Suède il est maître absolu.
 Cependant la fatigue au repos vous invite,
 Allez, et lui rendez tout l'honneur qu'il mérite. 525

SCÈNE II

TORRISMON *(seul)*

À la fin se retire, et s'ôte de mes yeux,
 Un qui me reprochait mon forfait odieux.
 Chaque mot qu'il disait m'était comme une flèche
 Qui faisait dans mon coeur une mortelle brèche.
 Ô sale conscience ! Ô pauvre Torrismôn ! 530
 Que vas-tu devenir à la voix de Germon ?
 La pierre sur Sysiphe incessamment pendante,
 Ne le presse pas tant que me fait son attente,

Ah Dieux ! Que son aspect m'est un fardeau pesant,
De quel front, de quels yeux le verrai-je présent ? 535
Ciel, qui n'as plus pour moi que des objets funèbres,
Que n'enveloppes tu l'univers de ténèbres ?
Et toi Soleil pourquoi retournant sur tes pas
Afin de me cacher, ne te caches tu pas ?
Je devais, je devais faire cette prière 540
À l'heure que si mal j'usai de ta lumière,
Et que je tins mes yeux attachez à l'objet
Qui de tous mes malheurs est le triste sujet ;
Alors ils en tiraient un bien illégitime
Qui depuis a fourni de matière à mon crime, 545
C'est pourquoi maintenant ils s'ouvrent justement
À la douleur, aux pleurs, à la honte, au tourment :
Afin que cette main constante et généreuse
Mette une prompte fin à ma peine amoureuse ;
Mais déjà l'heure approche, et le moment fatal 550
Où je veux, mais en vain, échapper à mon mal :
Si par la volonté d'une mère absolue
Ma soeur aux lois d'hymen ne se voit résolue.
Pour Alvide elle est preste à faire mon vouloir,
Sur elle, son amour me donne tout pouvoir ; 555
Mais qui dit que Germon oublie ainsi sa Dame
Et reçoive aisément une nouvelle flamme ?
Ah ! Si je trouve vain ce fidèle conseil,
La mort seule à mes maux servira d'appareil.

SCÈNE III

ROSMONDE *(seule)*

Heureuse celle-là, soit maîtresse ou suivante 560
Qui sait toujours garder une vertu constante,

Et qui dans la douceur des plaisirs innocents
 Conserve en pureté l'usage de ses sens :
 Mais qui peut vivre ici sans souillure ni tâche,
 Si l'honneur et les biens où notre âme s'attache, 565
 Eux-mêmes ne sont rien qu'un borbier où souvent
 Nous sommes empêchés de passer plus avant ;
 Moi qu'un vent de fortune en ces lieux a portée,
 Qui comme soeur de Roi par tout suis respectée,
 Je fuirais ces grandeurs, pour suivre en liberté 570
 Les doux contentements d'une humble pauvreté :
 Au lieu que maintenant les festins et la danse
 Demandent jour et nuit mon temps et ma présence,
 D'où vient qu'aucune fois un repentir secret
 Me trouble et me remplit de honte et de regret : 575
 Qu'une fille vouée aux Dieux dès sa naissance
 Pour les choses du monde ait tant de complaisance !
 Mais qui peut se défendre et s'empêcher d'aimer ?
 Qui proche d'un beau feu ne pourrait s'enflammer ?
 Hélas malgré moi, j'aime , et brûle pour mon maître, 580
 Je le cherche et le fuis quand je le vois paraître ;
 Ainsi, je me déplaïs et de ma passion
 Et même bien souvent de son affection ;
 Me le faut-il aimer comme soeur ou servante ?
 Mais s'il hait d'une soeur l'ardeur trop violente : 585
 Soyons donc sa servante, et dessous un tel nom
 Essayons de gagner le coeur de Torrismon .

SCENE IIII

Rusille, mère de Torrismon, Rosmonde.

RUSILLE

Hé quoi ! N'aurais-tu peu, ma fille, encore apprendre,

Qu'ici le Roi Germon dedans peu se doit rendre ?

ROSMONDE

Madame, je le sais.

590

RUSILLE

Tu ne le fais pas voir.

ROSMONDE

En cette occasion quel est donc mon devoir ?

RUSILLE

Tu le dois recevoir avec la jeune Reine.

ROSMONDE

Je m'y prépare aussi.

RUSILLE

Que ne mets tu donc peine
À croître ta beauté par de plus beaux habits,
À te faire briller de perles, de rubis ?
Serait-ce pas pécher contre la bienséance,
De recevoir un Prince en cette négligence ?
Encore un en tel jour, où chacun à l'envi
Témoigne le plaisir dont son coeur est ravi :
Joint qu'en un simple habit la beauté perd sa grâce,
Comme le diamant qui dans le plomb s'enchâsse.

595

600

ROSMONDE

La beauté dont la femme à tort fait tant de cas
Nuit autant à qui l'a qu'à ceux qui ne l'ont pas ; 605
Et je tiendrai, Madame, une fille bien sage
Qui ne fera jamais montre de son visage.

RUSILLE

Cette beauté, ma fille, est notre propre bien,
Comme à l'homme, le coeur, et la force est le sien.
La Nature voulut qu'en nous elle tint place, 610
D'éloquence, d'esprit, de prudence et d'audace,
Et fut en ce seul don plus prodigue envers nous,
Qu'elle n'avait été libérale envers tous.
Par elle, le Savoir, le Conseil, le Courage,
Abaissez à nos pieds nous viennent rendre hommage. 615
Par elle, la Victoire et les sanglants Lauriers
Appartiennent à nous et non pas aux guerriers ;
Nos combats sont plus beaux, plus grand notre trophée
Que ceux dont l'ennemi voit sa rage étouffée ;
Car celui-ci vaincu déteste dans son coeur 620
Sa honteuse défaite, et maudit son vainqueur :
Où ceux de qui nos yeux remportent la victoire,
En bénissent les coups et les tiennent à gloire :
Ils deviennent amants, aussitôt que soumis,
Et n'ont plus rien de cher comme leurs ennemis ; 625
Or si l'on ne croit pas que celui-là soit sage
Qui refuse l'honneur d'être homme de courage,
Quelle estime fais-tu d'une jeune beauté,
Qui méprise ce titre, et cette qualité ?

ROSMONDE

Je croyais qu'il fallut faire bien plus de conte 630

D'une honnête pudeur, d'une modeste honte :
Qu'un coeur chaste ou brûlant d'un feu religieux,
Fut dedans nous un don qui valait beaucoup mieux ;
Et me persuadais qu'en nous un beau silence
Récompensait le prix d'une heureuse éloquence :
Ou bien que la beauté n'avait rien de charmant
Qu'entant que des vertus elle était l'ornement.

635

RUSILLE

Si c'est un ornement la femme est obligée
À ne la pas laisser sottement négligée.

ROSMONDE

Si c'est un ornement, elle est belle de soi :
Mais quoique je ne sache aucuns attraits en moi,
Et que vous me voyez d'un regard favorable,
Pour vous sembler pourtant encor plus agréable,
Je veux bien m'enrichir de plus beaux ornements.

640

RUSILLE

Tu commences d'avoir de meilleurs sentiments,
Et je veux espérer que ce Prince invincible
Sera comme je suis, à tes grâces sensible,
Et qu'il dira souvent en soupirant tout bas :
Celles de mon pays n'ont point de ces appas.

645

ROSMONDE

Ne permette le Ciel qu'aucun pour moi soupire.

650

RUSILLE

Non pas même le Roi d'un si puissant Empire ?

Quoi ! Tu ne voudrais pas qu'épris d'un chaste amour,
Des peuples Suédois il te fit Reine un jour ?

ROSMONDE

Madame puis qu'ici je ne puis plus me taire,
Mon dessein est de vivre, et libre, et solitaire ; 655
Et j'estime le prix de ma virginité,
Plus que tous les honneurs d'une Principauté.

RUSILLE

Je ne m'étonne pas qu'une jeune personne
Ignore que la vie en mille maux foisonne :
Qu'elle est comme un dur joug au dire des plus sains, 660
Que Nature et le Ciel imposent aux humains,
Sous qui dans peu de temps on se lasse et s'ennuie,
Si réciproquement l'hymen ne nous appuie :
Alors l'homme et la femme ayant un seul vouloir,
Vont partageant entre eux leur charge et leur devoir : 665
Lors chacun d'eux reçoit une nouvelle vie,
Au milieu des plaisirs où l'amour les convie,
Et le faix qui devant leur semblait importun,
Est facile et léger étant rendu commun.
Qui vit jamais taureau tirer à la campagne, 670
Sans qu'un autre à ses flancs son labeur accompagne ?
C'est encor un sujet de plus d'étonnement,
De voir vivre une Dame, et seule, et sans amant.
Et ce que je te dis, je le dis par science,
Et comme en ayant fait moi-même expérience : 675
Car durant que vécut le Roi mon cher époux,
Il m'aida tellement que tout mal me fut doux :
Mais depuis que la Mort m'eût de lui séparée,
Ah Mort ! Toujours amère, et toujours honorée !
Je languis à toute heure, et mes membres pesants, 680

Succombent plus d'ennui que du fait de mes ans ;
Las ! Je ne viens jamais à fouler cette couche,
Où j'ai tant recueilli de douceurs sur sa bouche,
Tant donné de baisers, et tant reçu des siens,
Où nous avons mêlé de si doux entretiens, 685
Et goûté d'un repos rempli de tant de charmes,
Qu'au même instant mes yeux ne la baignent de larmes :
Mais où m'emportes-tu, fâcheux ressouvenir ?
Que je retourne au point où je voulais venir.
S'il a comblé mes jours d'honneur et d'allégresse, 690
J'ai souvent adouci l'aigreur de sa tristesse.
Et d'autant qu'il m'aidait avec son bon conseil
Il recevait de moi quelque secours pareil ;
Enfin durant le temps d'un si cher hyménée,
Autant qu'il est en nous je vécus fortunée, 695
Malheureuse en ce point que le même tombeau
N'éteignit pas mes jours, éteignant son flambeau.
Ma fille, plaise aux Dieux qu'un tel hymen t'arrive !
Donc si Germon t'aimait, ne fais point la rétive :
Voudrais tu refuser ce Prince pour amant 700
Qui te pourrait combler d'un tel contentement ?

ROSMONDE

Encore qu'il soit vrai qu'en celles de notre âge,
Plus sage est celle-là qui croit être moins sage,
Et qui sans contrôler ce qu'une mère dit
Donne à ses sentiments un absolu crédit. 705
Je dirai toutefois, sans pourtant me défendre,
Ce qu'en communs discours j'ai peu souvent entendre :
Qu'encore qu'un époux allège quelques maux,
Aux ennuis qu'il nous cause, ils ne sont pas égaux ;
Hé ! N'est-il pas fâcheux qu'il faille qu'on révère 710
Son seul commandement, ou facile, ou sévère ?

Un grand nombre d'enfants n'est-ce pas un grand soin ?
 Leurs courses, leurs périls, leurs voyages au loin ;
 Leur mort, leur maladie, et tant de maux semblables
 Que font-ils qu'affliger les mères pitoyables ? 715
 Et si l'on me dit vrai la grossesse est aussi
 Un long fardeau qui doit donner bien du souci.
 Ainsi, l'enfant d'hymen, la chose la plus chère,
 Est pour le père un fruit, mais un fais pour la mère,
 Qui comme s'il était à son mal destiné, 720
 Lui pèse avant que naître, en naissant, étant né :
 Or vous m'accorderez qu'une fille est exempte
 De toutes ces douleurs que l'hymen nous présente :
 Que s'il arrive aussi que la femme et l'époux
 Entretiennent entre eux la haine et le courroux : 725
 Est-il quelque malheur plus étrange sur terre,
 Que d'être ensemble joints pour se faire la guerre ?
 Ou si la femme encor trouve un sot, un brutal ;
 Quel sort si détestable au sien peut être égal ?
 Se peut-on figurer un si cruel servage 730
 Que celui qu'elle souffre au joug du mariage ?
 Mais posons que tous deux d'âme et de coeur unis
 Goûtent dans leur accord des plaisirs infinis :
 Pourrions nous espérer qu'une semblable vie
 De mille soins cuisants ne sera pas suivie ? 735
 Alors plus la femme aime, et plus on l'aime aussi,
 Et moins vous la verrez exempte de souci.
 Si son époux a peur, elle est dans les alarmes,
 Son deuil cause le sien, et ses pleurs font ses larmes,
 Et quoique renfermée en quelque château fort 740
 Elle craint tous les maux de la guerre et du sort ;
 Je ne veux point ici chercher d'autres exemples,
 J'en ai Madame en vous des preuves assez amples,
 En vous qui quelquefois me prêtez du secours
 Que je puis opposer à vos propres discours : 745

Car si par un arrêt de la mère Nature
Son époux bien aimé tombe en la sépulture,
Tous ses contentements entrent lors au cercueil,
Elle est autant que morte, et ne vit plus qu'au deuil ;
Ainsi le mariage ou fécond, ou stérile, 750
En mille déplaisirs sera toujours fertile,
Et la Haine, et l'Amour causent également
Ses dégoûts, ses soucis, sa peine, et son tourment :
Ce n'est pas toutefois pourquoi je le méprise,
D'un plus noble désir je me sens l'âme éprise ; 755
Un zèle, et saint amour de la virginité,
Fait que je l'ai toujours jusqu'ici rejeté ;
J'aimerais beaucoup mieux le coeur enflé d'audace
Presser avec ardeur un sanglier à la chasse,
Lancer le javelot, et dans le fort d'un bois 760
Le voir tout écumant, et réduit aux abois ;
Et puisque je ne puis me couvrir d'un heaume
Comme faisaient jadis celles de ce Royaume,
Au moins à la façon d'un généreux guerrier
Porter sa hure en main, en guise de laurier ; 765
Mais puisque je me vois loin de toute apparence
De parvenir au but d'une telle espérance,
Du moins j'imiterai vivant en liberté
La biche solitaire en un bois écarté,
Plutôt que le Taureau qui tire à la campagne 770
Sans qu'un autre à ses flancs son labeur accompagne.

RUSILLE

Rien n'est en l'univers si fort exempt de pleurs,
Qu'on n'y trouve toujours des sujets de douleurs.
Mais sans plus comparer une vie avec l'autre,
Saches que tu naquis pour ton bien, et le nôtre, 775
Tu naquis pour le bien de moi, qui t'enfantai,

Pour le bien de celui qu'en ces flancs je portai,
 Tu naquis pour le bien de cette grande ville,
 Et pour la maintenir en un état tranquille,
 Pourquoi doncques ma fille (Ah ! Perds ce vain désir) 780
 Voudrais-tu toujours vivre et seule, et sans plaisir ?
 Le bien de ce Royaume, et celui de ton frère,
 Demandent qu'à l'hymen tu ne sois pas contraire.
 Pourras tu donc priver d'un si juste secours,
 Ton frère, ton pays, ta mère en ses vieux jours ? 785
 Ah ! Prends pitié de moi, songe que mes années,
 Par ma prochaine fin vont être terminées ;
 Pourquoi donc m'envier ce reste de plaisir
 Avant qu'un prompt trépas me le vienne saisir :
 Ne veux-tu pas souffrir qu'avant ma mort je voie 790
 D'autres portraits vivants renouveler ma joie ?
 Et que pour accomplir le comble de mes vœux,
 De l'un et l'autre fils, me naissent des neveux ?

(Par force, et en soupirant.)

ROSMONDE

Madame, j'y consens, et qu'à cela ne tienne
 Qu'un si noble souhait bientôt ne vous advienne : 795
 Une fille a sa mère obéit justement.

RUSILLE

Va donc pour te parer d'un plus riche ornement.

SCÈNE V

RUSILLE *(seule)*

Une veuve ne peut se dire infortunée
Qui flatte en ses enfants sa douleur obstinée,
Et qui trouvant en eux comme un puissant appui, 800
Y laisse reposer tout ce qu'elle a d'ennui.
Jamais il ne lui faut vivre plus retirée,
Ils font que sa vieillesse est toujours honorée.
Quoiqu'un nombre d'enfants soit sans doute un grand don,
Il suffit d'une fille avec un seul garçon. 805
Dans ce nombre aujourd'hui ma fortune amoureuse
Entreprend de me rendre entièrement heureuse :
Jour pour moi glorieux, où j'aperçois les miens
Au comble de beauté, de valeur, et de biens :
Mais voici Torrismon en habits magnifiques, 810
Et tel qu'il se fait voir en nos fêtes publiques ;
Cependant que sa soeur, autre astre de mes yeux,
S'en va pour se parer de ce qu'elle a de mieux.

SCÈNE VI

Rusille, Torrismon.

RUSILLE

Après s'être longtemps contre moi défendue,
Enfin à mon vouloir Rosmonde s'est rendue ; 815
Mais, non sans témoigner un secret déplaisir ;
Et sans quitter la place en jetant un soupir ;
Ô ! S'il plaisait aux Dieux qu'une même journée,
Étreignit les saints noeuds de ce double hyménée,
Et que comme j'espère, elle se trouvât bien 820

D'avoir suivi l'avis de son frère, et le mien !

TORRISMON

Je crois que ce n'est pas faire en homme bien sage
De joindre avec ce Prince, un coeur ainsi sauvage,
Et que c'est tout ainsi que qui voudrait forcer
Quelque limier farouche à courir et chasser.
Mais soit ce qui pourra, s'il la veut qu'on lui donne.

825

RUSILLE

À la bonne heure soit.

TORRISMON

Ou malheureuse, ou bonne.
Cependant que la Cour soit superbe en habits,
Que tout y brille d'or, de perles, et de rubis :
Que ma soeur soit suivie ainsi qu'elle mérite :
Qu'Alvide à ses côtés ait cent filles d'élite ;
Qu'elle fasse éclater un appareil Royal
Et porte dessus soi le manteau nuptial,
Que les jeux, les festins, les ballets, et la danse
Témoignent à l'envi notre réjouissance.
De moi, puisque le Prince est si près d'arriver,
Avec mille chevaux je m'en vais le trouver.

830

835

ACTE III

SCÈNE I

LE CONSEILER *(seul)*

On voit peu d'amitiés qui ne fassent naufrage,
Toujours la passion soulève quelque orage : 840
Toutefois l'amitié dont s'est lié mon Roi,
Par les noeuds mutuels d'une éternelle foi ,
Quoi que du vent d'amour cruellement poussée,
Demeure encore ferme, et n'est point renversée :
Ainsi, tel qu'un Nocher qui conduit le timon, 845
Je suis prêt de voguer où m'enjoint Torrismon.
Je dois tantôt parler au Prince de Suède,
Pour lui tirer du coeur l'amour qui le possède ;
Je trouve cependant les Ministres des Rois
Certes assujettis à de fâcheuses lois : 850
Que tout ce qu'un Royaume a de dures affaires
Ce soit là seulement leurs emplois ordinaires,
Et que nous prononcions de rudes jugements,
Et condamnions souvent aux derniers châtiments,
Tandis que nos Seigneurs se gardent la puissance 855
D'octroyer les faveurs, les dons, la récompense.
Ce n'est pas toutefois que la difficulté
M'empêche de tenter ce qu'on m'a consulté,
Je chéris tellement mon Prince, et son mérite,
Que j'estime pour lui ma peine trop petite ; 860

Mais je crains bien souvent de travailler en vain
 S'il ne daigne lui même aussi prêter la main.
 Que la fortune donc soit ici favorable,
 Et donne à mon conseil un succès souhaitable :
 Qu'au grand Prince des Goths, celui des Suédois
 Quitte ce mariage, et cet amoureux choix :
 Car encor que des deux pareille soit la gloire,
 Des vieux Goths toutefois plus noble est la mémoire.

865

SCÈNE II

ROSMONDE (*seule*)

Après qu'en si haut lieu tu m'as daigné porter,
 Fortune veux tu donc encore me flatter ?
 M'élèves tu toujours afin que j'appréhende
 De plus sensibles coups d'une chute plus grande ?
 Je ne vois désormais que des sujets de peur,
 Ton éclat me paraît mensonger et pipeur ;
 Il est temps, il est temps que je quitte tes pompes
 Et la fausse lueur des biens dont tu nous trompes :
 Qu'attends-je pour laisser ce qui n'est pas à moi ?
 Ne suffisait-il pas qu'on me crut soeur de Roi ,
 Sans qu'il me faille encore usurper effrontée
 La couche qu'une Reine a seule méritée ?
 Donc ma mère aura fait des vœux qui seront vains ?
 Sur qui j'ai tant jeté de fleurs à pleines mains,
 Dont la tombe souvent de mes pleurs arrosée,
 Sait quel zèle pour elle a mon âme embrasée ;
 Non, il n'en sera rien : Je remets à la fin
 Tout ce que m'a prêté le Sort et le Destin,
 Je n'en ai que par trop gardé la jouissance,
 J'ai vécu fille heureuse, et dedans la puissance.

870

875

880

885

Maintenant je vivrai dans ma condition,
Loin du grand bruit du monde, et sans ambition.

890

SCÈNE III

Torrismon, Germon.

TORRISMON

La haine des mortels devrait être mortelle,
Comme leur amitié demeurer éternelle :
Qu'à présent tous courroux soient pour jamais éteints
Avec ce noble sang dont nos champs furent teints :
Et qu'en ce lieu, la paix du vouloir des deux Princes,
Commence à s'établir dans toutes nos Provinces.

895

GERMON

Si devant, par l'effet d'une sainte amitié
Vous fûtes Torrismon ma plus chère moitié :
À cette heure je suis tout à vous sans réserve,
Hormis toujours la part que l'Amour se conserve ;
C'est par votre moyen qu'Alvide dans ce jour
Va rendre fortunés ma vie et mon amour.
C'est par vous que je vis, par vous que j'aime encore,
Et que je puis jouir de celle que j'adore,
Et s'il arrive aussi que par votre moyen
Alvide soit ma femme, et me veuille du bien,
Recueillir pour sa haine, une amour conjugale,
Est-il quelque faveur a vos faveurs égale ?

900

905

TORRISMON

Aussi suis-je tout votre, et me donnant à vous

Avec elle qui croit que je suis son époux,
 J'accomplis mon devoir, mais sans vaincre sa haine :
 Que ne puis-je aussi bien fléchir cette inhumaine,
 Amollir sa rigueur, et vous gagner sa foi,
 Comme vous pourrez voir qu'il ne tient pas à moi :
 Qu'aujourd'hui donc par moi votre espoir réussisse,
 Qu'Alvide aime Germon, et Germon me chérisse ;
 C'est en vain qu'on attend des vengeances de nous,
 Je n'ai ni coeur ni bras à trancher contre vous.

910

915

GERMON

Aussi n'en ai-je moi que pour votre défense ;
 Plutôt rebrousseront les eaux vers leur naissance,
 Et plutôt le Soleil doit prendre un autre cours
 Que mon amitié cède à de nouveaux amours ;
 Mais adieu, je vous laisse avec la belle Alvide.

920

TORRISMON

Ah ! Si tu connaissais combien je suis perfide .

SCÈNE IIII

Torrismon, Alvide.

TORRISMON

Madame, ce Seigneur est venu tout exprès
 Pour honorer l'hymen dont on fait les apprêts :
 C'est un grand cavalier, et d'une haute estime,
 Et ce qui passe tout, réserve ami plus intime ;
 Et quoi que la Norvège ait par lui tant souffert,
 Son bras à vous servir vous est pourtant offert ;

925

930

Donc pour gage assuré de paix et d'alliance,
Donnez lui votre main et votre bienveillance.
Faites-le, car il m'aime, et vous chérit aussi.

ALVIDE

Rien que votre amitié ne m'oblige à ceci :
Une femme ne doit avoir pour agréables
Que ceux que son époux lui rend considérables :
Sa valeur ne me plaît, ni son affection,
Que pour avoir gagné votre inclination.

935

TORRISMON

De votre sage amour j'avais cette assurance,
Et les effets n'ont point trompé mon espérance ;
Donc qu'un ressouvenir amer et soucieux,
Ne trouble point ce jour, ni l'éclat de vos yeux.

940

ALVIDE

Mon coeur n'aura jamais d'ennui ni d'allégresse,
Que ce que vous aurez de joie ou de tristesse,
Sur moi vous possédez un absolu pouvoir.
En me donnant à vous, j'y donnai mon vouloir :
Je pourrai me haïr si Torrismon ne m'aime :
Et s'il aime Germon, je puis l'aimer de même.

945

TORRISMON

Toute haine s'éteigne en ce bienheureux jour,
Et la haine jamais n'éteigne notre amour.

950

SCÈNE V

Gentilhomme de la part de Germon, Alvide.

GENTILHOMME

Grande Reine, ces dons viennent du Roi mon maître,
L'un de vos serviteurs qui prise plus de l'être,
Et qui fait plus de cas d'un si sensible honneur,
Que si du monde entier on le disait Seigneur.

ALVIDE

Voilà certes des dons d'une main libérale,
Et votre courtoisie est aussi sans égale .

955

GENTILHOMME

Rien ne peut égaler ce que vous méritez :
Que ces dons toutefois ne soient pas rejetés ;
Recevez en faveur de celui qui les donne,
Ce manteau, ce portrait, avec cette couronne.

960

ALVIDE

Mon oeil à leur aspect demeure tout ravi,
Et la richesse et l'art combattent à l'envi ;
Et j'ajoute bientôt le nom de magnifique,
Au bruit de sa valeur en ce lieu si publique !
Tant s'en faut que ces dons soient au dessous de moi,
Que je ne sais comment remercier le Roi.

965

GENTILHOMME

Vous lui rendez, Madame, une grâce assez grande,
Agréez ses présents, c'est tout ce qu'il demande.

SCÈNE VI

Alvide, Nourrice.

ALVIDE

Quels présents vois-je ici ! Quels discours ai-je ouïs !
Quel riche portrait s'offre à mes yeux éblouis ! 970
À qui ressemble-t-il ? C'est là ma propre image !
Je reconnais ici les traits de mon visage !
Cet habit tient pourtant mes esprits ébahis,
Il n'est point de Norvège, et moins de ce pays,
Pourquoi mettre à mes pieds ces couronnes brisées ? 975
Pourquoi dedans mes mains ces flèches embrasées ?
Que veut dire d'ailleurs ce Lion couronné
Et dessous un dur joug richement enchaîné ?
Ce beau manteau Royal est tout semé de flèches !
De noeuds entretissus ! Et de mille flammèches ! 980
Ouvrage tout parfait d'un ouvrier sans pareil ;
Mais que cette couronne est d'un émail vermeil !
Ah ! Je m'en ressouviens : C'est là, c'est d'assurance,
Cet agréable prix d'une douce vengeance,
Considère la bien, Nourrice, et reconnais 985
Cette couronne offerte en ce fameux tournois,
À qui remporterait l'honneur de la victoire,
Pour gages d'un combat bien plus rempli de gloire :
Ce prix, mais vainement, par mes mains fut donné,
Car ainsi le voulut ce père infortuné. 990

NOURRICE

Je connais la couronne, et j'ai bien souvenance
Du jour où cent guerriers prouvèrent leur vaillance ;
Mais de ce qu'en passant vous avez dit ici,
Mon esprit n'en est pas encor trop éclairci :

À peine touchiez vous à la cinquième année, 995
 Lors que par le vieux Roi vous me fûtes donnée :
 Je te laisse dit-il, et commets à ta foi
 Ce qui me doit venger et mon Royaume et moi,
 Des tributs, des affronts, des embûches souffertes,
 D'une secrète fraude, et de toutes mes pertes ; 1000
 C'est tout ce qu'il me dit, et sans plus m'enquérir
 J'employai tous mes soins depuis à vous nourrir :
 J'appris pourtant d'ailleurs de certaine science
 Qu'on prédisait au Prince une haute vengeance.

ALVIDE

Une injure nouvelle augmenta ses douleurs, 1005
 Et plus que tous ses maux lui fit verser des pleurs ;
 La guerre en Danemark étant fort allumée,
 Son fils unique y fut conducteur d'une armée ;
 Là pour ses ennemis il eut les Suédois,
 Que Germon animait, fameux de mille exploits ; 1010
 Ce fils encor novice au métier de la guerre,
 Dès le premier assaut se vit porter par terre ;
 Superbe en ses habits, le diadème au front,
 Que ce puissant guerrier arrache et puis lui rompt,
 Fait tomber son cheval, jette au vent sa dépouille, 1015
 Et dans des flots de sang le renverse et le souille :
 Ainsi mourut mon frère en la fleur de ses ans,
 Laissant à tous les siens des regrets bien cuisants.
 Ce malheur fut suivi de mille autres batailles,
 De mille autre affronts, de mille funérailles, 1020
 Et depuis dans les coeurs ne s'établit jamais
 Un repos assuré, ni de fidèle paix :
 Quand voici que le Roi convoque à la barrière
 Ceux qui se vantaient plus d'une valeur guerrière,
 Il propose au vainqueur ce noble et riche prix, 1025

Et la gloire et le gain attirent les esprits :
Maint fameux Cavalier à cette voix publique,
Accourt de tous côtés, superbe et magnifique ;
Dans la ville partout le fer resplendissait :
Et le champ d'alentour au bruit retentissait : 1030
Le Roi hors de l'enclos de l'ample Nicosie,
Près des Juges du camp sa place avait choisie :
Moi j'étais vis à vis, et de l'autre côté,
Avec ce que la Cour eut de rare en beauté ;
En mille et mille chocs mainte lance est brisée, 1035
Et de coups flamboyants mainte épée embrasée ;
Le champ est tout jonché de guerriers renversez,
La victoire et le prix, demeurent balancez :
Lors que vient à paraître (un armet noir en tête)
Un Cavalier sans nom, fier de mainte conquête ; 1040
À sa première course il ressemble un éclair,
Qui bientôt est suivi de l'orage de l'air :
Après qu'il eut rompu jusqu'à l'onzième lance,
Et de l'épée encor montré mieux sa vaillance,
Au son de la trompette, il se vit couronné. 1045
Et de ma propre main le prix lui fut donné :
J'eusse bien désiré connaître son visage ;
Mais il requit de nous comme un grand avantage,
De pouvoir demeurer tout à fait inconnu,
Et depuis nul ne sait ce qu'il est devenu : 1050
De savoir qui c'était chacun fut fort en peine,
Et chacun en disait sa pensée incertaine :
De moi ce que j'appris par un moyen secret :
C'est que ce Cavalier s'en allait à regret,
Étant mon serviteur, quoi que le sort contraire 1055
En eut fait de tout temps mon plus fier adversaire :
Maintenant je connais la couronne et ce pris,
C'était Germon ! Germon avait donc entrepris,
Contre ses ennemis, en ce péril extrême,

De combattre au milieu de la Norvège même ! 1060
 Comment si grande audace en un si vain dessein !
 Puis avec tant d'amour, tant de secret au sein !
 S'il fut comme on me dit amant si véritable,
 Hé comment fut sa foi si faible et si muable !
 Que si ce n'était lui qui fut lors couronné, 1065
 D'où lui vient donc ce prix ? Qui peut l'avoir donné ?
 Et pourquoi maintenant faut-il qu'il me l'envoie ?
 À quoi bon ce manteau brodé d'or et de soie ?
 Qu'est ce que signifie un si riche portrait ?
 Que veulent les discours et les dons qu'on me fait ? 1070

NOURRICE

Madame je ne sais, le temps couvre des choses
 Qui par lui même en fin au jour seront écloses.

ALVIDE

Sont-ce des dons d'amour ou d'ami seulement ?
 Qui me tente ? Germon, ou bien mon cher amant ?
 Sont-ce présents d'honneur, ou marques d'infamie ? 1075
 Me prend-on pour épouse, ou si c'est pour amie ?
 Les dois-je renvoyer, ou bien les recevoir ?
 Les tiendrai-je cachez, ou les lairrai-je voir ?
 Quel vaut mieux que je parle ou garde le silence ?
 Quelle est à mon époux plus grande ou moindre offense ? 1080
 Qui lui déplaira plus l'audace ou le mépris ?
 De rejeter ses dons, ou de les avoir pris
 Montrerai-je que j'aime afin qu'il me chérisse ?
 Ou bien dois-je haïr de peur qu'il me haïsse ?

NOURRICE

Madame, quels soupçons vous allez vous formant ? 1085

ALVIDE

Je crains la peur d'autrui, non ma peur seulement :
L'esprit jaloux d'autrui cause ma jalousie,
Et ses soupçons trop clairs troublent ma fantaisie :
Ah ! S'il est abusé pour avoir trop de foi,
Qu'en lui cette foi manque, ou qu'elle augmente en moi ; 1090
Qu'il n'en ait que pour moi, qui la reçus en gage ;
Qui me l'ôte, ou quel autre avec moi la partage ?
À cause de Germon en qui Torrismon se confiait.
Mais peut-être en Germon n'a-t-il pas trop de foi,
Et dessous ce prétexte il est jaloux de moi : 1095
Las ! Quel autre sujet peuvent avoir mes plaintes
Sinon, ces vains soupçons et ces frivoles craintes ;
S'il n'appréhendait pas, me fuirait-il ainsi ?
Torrismon la fuyait depuis les remords du crime qu'il avait com-
mis.
Qui craint, fuit, ou du moins qui fuit, doit craindre aussi. 1100

NOURRICE

Madame, votre peur vous figure la sienne.

ALVIDE

Quel amant ne craint pas une amour ancienne ?

NOURRICE

Si par ces riches dons il ne peut rien sur vous,
Votre époux ne peut pas en devenir jaloux :
Madame, croyez-moi, perdez tous ces ombrages ; 1105
Tantôt vous redoutiez d'un songe les présages,
Maintenant en plein jour vous vous imaginez
Des fantômes nouveaux dont vous vous étonnez ;

Vous craignez vos amis, votre époux qui vous aime,
Et vous n'avez pourtant à craindre que vous-même.

1110

ALVIDE

À quoi donc désormais me réserve le sort ?
Que me faut-il venger ? Quelle embûche ? Quel sort ?
Où donc est le trompeur, et la fraude qu'on cache ?
Qu'on la sache bientôt ou jamais ne se sache :
Je crains Nourrice, hélas ! Je crains je ne sais quoi,
Et puisque je ne dois craindre que moi, c'est moi.
Rien ne peut rassurer mon cœur triste et malade
Que mon cher Torrismon par une douce oeillade ;
Qu'il me console donc, et qu'il rende à mes yeux
Agréables ces dons, ou s'il veut, odieux.

1115

1120

ACTE IIII

SCÈNE I

Conseiller, Germon.

CONSEILLER

Sire, votre arrivée en cette grande ville,
Assure à tous les Goths un état fort tranquille,
Elle accroît notre joie, et chasse loin de nous
La guerre, la terreur, la rage et le courroux :
D'une ferme amitié nos nations unies, 1125
S'en vont goûter en paix des douceurs infinies ;
Votre gloire à tous deux s'élève jusqu'aux Cieux,
Et là vous donne un rang parmi les autres Dieux ;
Cette insigne valeur à l'univers fatale,
Et le bruit de vos noms à vos grandeurs s'égale ; 1130
Sans vous deux tous nos forts seraient mal défendus,
Et leurs peuples bientôt aux ennemis rendus :
Il est donc assuré qu'une heureuse alliance
Servirait à tous deux d'une ferme défense,
Sauverait votre honneur du péril de tous maux, 1135
D'une embûche secrète, et des plus fiers assauts :
Lors nous ne craindrions pas que des bouts de la terre
Un monde conjuré nous vint porter la guerre,
Puisque nous savons bien que pour votre vertu
Déjà tout l'univers s'est vu presque abattu ; 1140

Ainsi que deux torrents enflez, et gros d'écume
 Vous portâtes l'effroi jusqu'où le jour s'allume :
 Mais par là vous avez excité contre vous,
 Mille Rois dont le coeur ronge un secret courroux ;
 Et sans aller plus loin, que pense l'Allemagne 1145
 De mettre maintenant tant de gens en campagne ?
 C'est à quoi seul souvent je m'occupe à rêver,
 Et tout l'expédient que j'y puisse trouver,
 C'est qu'un noeud fort liât ces trois pays ensemble
 Que le grand océan sous ses ondes assemble ; 1150
 Déjà deux sont unis ; et dans le même jour
 Qu'Alvide et Torrismon se joignent par amour,
 Il ne resterait plus que ce bonheur suprême,
 Que Rosmonde avec vous se vit jointe de même ;
 Quoi qu'unis d'amitié, ne veuillez oublier 1155
 Rien de ce qui vous doit davantage lier :
 Maintenant que du Ciel la paix daigne descendre,
 Faites tout ce qui peut plus ferme nous la rendre ;
 Par votre affection, et par cette bonté
 Qui de vous en parler m'ouvre la liberté, 1160
 Par la prière aussi de cette noble terre
 De tous temps si fameuse en tant d'exploits de guerre,
 Et qui requiert de vous cette grâce aujourd'hui,
 Ne nous refusez pas ce favorable appui.

GERMON

J'approuve votre zèle, et votre bienveillance, 1165
 Et ce que vous montrez de sage prévoyance,
 Mais Torrismon et moi sommes si bien d'accord,
 Qu'aucun noeud ne saurait nous étreindre plus fort.

CONSEILLER

Jamais un second noeud ne rend l'autre plus lâche :

L'amour à l'amitié sert d'une forte attache .

1170

GERMON

L'amitié, de l'amour produit en nous l'effet.

CONSEILLER

L'hymen est dangereux que l'amitié ne fait.

GERMON

Quand le péril est grand, la gloire en est plus grande.

CONSEILLER

Sans honte, le péril pour autrui s'appréhende.

GERMON

Nos esprits sans raison se montrent refroidis
Quand l'audace d'un seul rend les autres hardis.

1175

CONSEILLER

L'audace a sa saison, et le conseil la sienne,
On prévoit dans la paix que le trouble ne vienne ;
Ce temps clair et serein semble exiger de vous
D'éviter promptement la tempête et les coups ;
Le Roi de la Norvège a par la foi donnée
Joint au Prince des Goths sa fille en hyménée,
Et puisque nous voyons le port nous être ouvert,
Que votre Majesté nous y mette à couvert :
Qu'un double mariage en même jour se fasse,
Et parmi tant d'amour ne soyez pas de glace.

1180

1185

GERMON

J'aime avant Torrismon, il ne le peut nier,
 Le premier en valeur il m'aima le dernier,
 Et je le dois aimer tant qu'une humeur guerrière
 Nourrira dans ce corps une âme noble et fière ; 1190
 Je me ressouviens bien que nous avons juré
 Un serment par nous deux cent fois réitéré,
 Que nous serions toujours prêts à prendre vengeance
 De ce que l'un ou l'autre aurait reçu d'offense ;
 Ainsi qu'est-il besoin qu'un pacte tout nouveau 1195
 Vienne rompre ou troubler cet ancien plus beau ?
 Et s'il est si content qu'un heureux mariage
 Rassure son pays et l'exempte d'orage,
 J'en suis content aussi ; son destin fait le mien,
 Et je trouve en sa paix mon bien avec le sien. 1200
 Qu'une vraie amitié fasse donc sur ma tête
 Gronder à son plaisir ou cesser la tempête ;
 M'empêche d'être amant ou me fasse être époux,
 Tout ce qu'elle fera toujours me sera doux :
 Allez, ne manquez pas de dire à votre maître 1205
 Que tout ce qu'il voudra, je suis tout prêt de l'être.

SCÈNE II

GERMON (*seul*)

Il se faut bien garder qu'un mauvais jugement
 Ne nous pousse trop tôt à quelque changement :
 La perte de la vie est beaucoup moins cruelle
 Que celle d'un ami qui nous était fidèle ; 1210
 Si depuis tant de jours, et si par tant d'effets
 Torrismon est au rang des amis plus parfaits,

Je ne veux point quitter ni changer ma créance,
Et je bouche mon coeur à toute défiance :
Plaise aux Dieux seulement qu'une semblable foi 1215
Puisse toujours rester aussi ferme dans moi ;
Et que le Roi des Goths, et son Germon fidèle,
D'une vraie amitié soient un jour le modèle ;
Toutefois cet accueil, ce regard moins serein,
Ce maintien qui ressent je ne sais quel dédain, 1220
Ce peu de mots suivis d'un si morne silence,
Cette courte entrevue après si longue absence,
Et d'une et d'autre part de tels événements,
Jette dans mon esprit de grands étonnements :
Mais c'est un lourd fardeau qu'un nouveau diadème, 1225
Il trouble notre front, nous fait la face blême,
Et remplissant nos coeurs de mille soins cuisants,
Nous rend graves et froids en l'ardeur de nos ans ;
L'amour, l'amour lui seul conserve sa jeunesse,
Ou n'arrive du moins que tard à la vieillesse ; 1230
Ni sceptre, ni dangers, ni perte, ou déplaisirs,
N'ont jamais de mon coeur tiré tant de soupirs,
Que l'amour qui sans cesse agite mon courage,
N'en tire de ce coeur mille fois davantage :
Ô bienheureux tournois ! Ô glorieux ébats ! 1235
Ô victoires ! Ô prix ! Ô travaux ! Ô combats !
Votre ressouvenir n'est point doux à mon âme
S'il n'apporte avec soi l'image de ma Dame.
De ce sage vieillard j'approuve les conseils,
Touchant la paix, l'hymen, et ses avis pareils : 1240
Mais pour tomber d'accord de ce qu'il me propose
Je n'ai manqué de biens, ni d'aucune autre chose ;
Que Torrismon pourtant en fasse à son plaisir,
Je ne me conduirai que selon son désir.

SCÈNE III

Torrismon, Rosmonde.

TORRISMON

Je suis à tes propos le plus confus du monde,
Tu n'es donc pas ma soeur ! Tu n'es donc pas Rosmonde !

1245

ROSMONDE

Toute une autre Rosmonde, et toute une autre soeur.

TORRISMON

Dieux ! L'état d'une vierge a-t-il tant de douceur
Qu'il te puisse obliger à tenir ces paroles !

ROSMONDE

Les titres mal acquis sont des titres frivoles.

1250

TORRISMON

Déclare moi comment ils te sont mal acquis,
Qui fit la tromperie, et de qui tu naquis.

ROSMONDE

Déjà votre Nourrice avait quitté la pompe
Dont la Cour des grands Rois nous attire et nous trompe,
Et deux de ses enfants étaient morts en naissant,
Quand je fus à son ventre un fais plus menaçant :
Si bien que dans les maux d'une longue grossesse,
Et parmi les périls qui l'assiégeaient sans cesse ;
Son fruit par elle même aux Dieux fut consacré,

1255

Qui reçurent son offre et son saint zèle en gré ;
Ainsi donc je naquis sans que comme un vipère
J'achetasse le jour, du trépas de ma mère.

1260

TORRISMON

Tu veux donc accomplir ses vœux et non les tiens ?

ROSMONDE

Ma mère fit ses vœux : Depuis ils furent miens :
Cette triste journée, ou pâle et langoureuse,
Elle rendit au Ciel son âme bienheureuse,
Comme je l'embrassais assise sur son lit,
Voici ce qu'en pleurant alors elle me dit :
Ma fille, c'est vraiment un acte charitable
De ne pas rejeter sa mère véritable ;
Ce fut moi qui neuf mois dans ces flancs te portait,
Moi qui dans les douleurs au jour te présentai,
Mais qui t'offris aux Dieux, auteurs de la lumière,
Qui daignèrent ouïr mes vœux et ma prière ;
Toi cependant ma fille, accomplis si tu peux,
Te consacrant aux Dieux, ma promesse et mes vœux.

1265

1270

1275

TORRISMON

Ta piété vraiment est digne de louange :
Mais qui fit de ma soeur, avec toi, cet échange ?

ROSMONDE

Ma mère, mais plutôt votre père le fit.

TORRISMON

Quelle raison l'y mût, quel dessein, quel profit ?

1280

ROSMONDE

Il avait peur.

TORRISMON

De quoi ?

ROSMONDE

Qu'une haute vengeance
Ne soumit cet état à quelqu'autre puissance.

TORRISMON

D'où lui pouvaient venir ces appréhensions ?

1285

ROSMONDE

D'une nymphe fameuse en ses prédictions.

TORRISMON

Il eut donc tant de peur de ces contes illustres
Qui n'ont point eu d'effet en trois ou quatre lustres ?

ROSMONDE

Oui vraiment, et de plus afin de s'en guérir,
À la Nymphé il donna votre soeur à nourrir.

1290

TORRISMON

La Reine ne sut rien de ce mystère étrange ?

ROSMONDE

Non, car elle eut sans doute empêché cet échange :
Loin d'ajouter créance à ces prédictions,
Elle les réputait de sottes fictions ;
Ainsi pour votre soeur, dans ma plus tendre enfance 1295
Je fus mise et nourrie en un lieu de plaisance ;
Dont l'ait pur et serein, et les ombrages frais,
Pour nous maintenir sain semblent formez exprès ;
Et quelque temps après on m'offrit à la Reine
Qui me prit pour sa fille, et me reçut sans peine. 1300

TORRISMON

Ma soeur habite-t-elle encore dans ces bois ?

ROSMONDE

À peine avec la Nymphé elle y fut quatre mois,
Que les prédictions de quelques autres sages
Redoublèrent au Roi sa peur et ses ombrages ;
De sorte que pour vivre en toute sûreté 1305
Il la fit emmener en pays écarté.

TORRISMON

Celui qui l'emmena, sais-tu comme il se nomme ?

ROSMONDE

Fauston, ou je me trompe, est le nom de cet homme.

TORRISMON

Et la Reine jamais n'en apprit rien du Roi ?

ROSMONDE

Il n'en avait encor rien commis à sa foi, 1310
 Lors qu'avec les Danois continuant la guerre,
 Un coup prompt et mortel lui fit mordre la terre ;
 Voilà ce que ma mère alors me déclara
 Et puis entre mes mains toute froide expira.

TORRISMON

Certes un tel secret méritait le silence, 1315
 Et qu'un peuple indiscret n'en eut pas connaissance :
 Cependant qu'on me cherche et me fasse venir
 Fauston, et le vieillard qui prédit l'avenir.

SCÈNE IIII

TORRISMON *(seul)*

Fut-il jamais douleur comparable à la nôtre ?
 Las ! D'un côté l'Amour, la Fortune, de l'autre, 1320
 Me tirent à l'envi mille traits inhumains,
 Sans que de pas un d'eux les coups soient jamais vains :
 Mes pensées sont leurs traits, mon coeur est leur visée,
 Et ma vie est le prix de leur victoire aisée ;
 Ni l'un ni l'autre Archer n'a point encor cessé, 1325
 Et je languis pourtant mortellement blessé :
 Malheureux que je suis ! Une soeur m'est ôtée,
 Et par une autre soeur sa place est rejetée :
 Le moyen de changer manque où manqua la foi,
 Je ne puis rien offrir qui soit digne d'un roi ; 1330
 Le conseil que j'ai pris se trouvera frivole,
 Et n'aura point d'effet non plus que ma parole :
 Ô Sort ! Injuste Sort ! Ton caprice nouveau

Supposa pour une autre, une soeur au berceau,
Et sans que maintenant le trépas me l'arrache, 1335
Tu m'en viens ravir une, et l'autre encor se cache :
Ô Nymphes, ô lieux secrets qui l'eûtes autrefois,
Ô du Septentrion, montagnes, vallons, bois,
Où la puis-je trouver, et dessous quelle plage ?
En quelle île ? En quel bord solitaire et sauvage ? 1340
J'irai partout cherchant, j'irai dessus les mers,
Malgré l'effort des vents, et ceux des flots amers,
J'irai dis-je cherchant, non point ma foi perdue,
Hé ! Par qui pourrait-elle hélas ! M'être rendue ?
Mais du moins le moyen de couvrir mon péché : 1345
Mais voici le vieillard à qui rien n'est caché.

SCÈNE V

Torrismon, Le Devin.

TORRISMON

Toi qui sais les secrets que l'univers enserre,
Apprends moi si ma soeur n'est point en cette terre.

DEVIN

Ô Dieux ! Que le savoir qui ne nous sert de rien
Qu'à faire qu'on nous blâme, est un nuisible bien. 1350

TORRISMON

Pourquoi te troubles-tu ?

DEVIN

Je ne réponds qu'à peine,

Ma sagesse aussi bien te sera sotte et vaine.

TORRISMON

Rends de ce doute seul mon esprit éclairci,
Et me dis si ma soeur est en ce pays ci .

1355

DEVIN

Elle fait maintenant sa demeure dernière
Au pays qui premier lui donna la lumière .

TORRISMON

Est-elle en terre ?

DEVIN

Non, mais je crois que ses os
Reposeront bientôt au lieu de ton repos.

1360

TORRISMON

Je n'entends point du tout, tes paroles confuses,
Ni de quel artifice à présent tu m'abuses :
Apprends moi seulement si ma soeur est ici .

DEVIN

Tu te trompes toi-même, et nous trompes aussi.

TORRISMON

Si tout ce que tu sais n'est qu'une rêverie,
Découvre moi ma soeur, avec la tromperie .

1365

DEVIN

Ta soeur est parmi nous.

TORRISMON

En quels lieux, et comment ?
Est-ce celle qu'on croit, ou s'il est autrement ?
Et si ce ne l'est pas, où donc ma soeur est-elle ?

1370

DEVIN

Autre qu'elle est ta soeur, donc l'aventure est telle,
Qu'on ne la connaît pas, où l'on la voit pourtant,
Et que tu la pourras trouver en la quittant.

TORRISMON

Tu persistes toujours à nous conter des songes
Pour accroître le prix et l'art de tes mensonges :
Il faut que nos discours dans la simplicité,
Montrent naïvement la pure vérité.

1375

DEVIN

Ton Destin est certain, ta créance incertaine ;
Mais quand tu m'offrirais pour le prix de ma peine
Ce que la Terre enclot de plus riches butins,
C'est tout ce que je puis t'apprendre des Destins :
Le reste par dessus notre humaine faiblesse
Demeure enseveli dans une Nuit épaisse ;
Mais je vois le Centaure armé dedans les Cieux,
Qui tire et court après un monstre furieux,
Mais lui même en a peur, et prend en main sa lance.
Je vois choir la Couronne, et trembler la Balance ;

1380

1385

Tous les astres entre eux ont un mauvais aspect :
Je vois chasser du Ciel des Dieux sans nul respect
J'en vois d'autres armés d'éclairs et du tonnerre
Qui jurent aux mortels une immortelle guerre.

1390

TORRISMON

Va, va-t-en mon ami retrouver tes déserts,
Où tu puisses tout seul parler avec les airs ;
Là tandis que la Nuit étend ses sombres toiles,
Travaille à mesurer et conter les étoiles.

1395

DEVIN

Devant que ce grand Astre ait achevé son tour,
Et que la nuit succède à la place du jour ;
Ô Cour qui me bannis comme un homme profane,
Que d'étranges effets tu verras dans Arane.

SCÈNE VI

Fauston, Torrismon.

FAUSTON

Après avoir goûté d'une si longue paix,
Qui me rappelle au bruit d'un superbe Palais ?
Bienheureux est celui qui peut cacher sa vie
Exempt d'ambition, d'avarice, et d'envie :
Mais où le Sort puissant ne jette-t-il les yeux,
Puisque de mon repos il me tire en ces lieux ?
Que pour le moins le vent qui souffle en mon vieil âge
Ne me menace point de trouble ni d'orage !
Grand Roi, je viens ouïr votre commandement.

1400

1405

TORRISMON

Tu viens pour me tirer de peine et de tourment :
Sois donc en tes discours véritable et fidèle,
Celle que je croyais être ma soeur l'est-elle ?

1410

FAUSTON

Non, Sire.

TORRISMON

Et jusqu'ici la Reine n'en sut rien ?

FAUSTON

Votre père et le sort l'ont voulu pour un bien.

TORRISMON

Pour quel bien ?

1415

FAUSTON

Votre soeur était à peine née,
Que le Roi la craignit pour quelque Destinée.

TORRISMON

Quelle peur, nonobstant les menaces du Sort,
Eut d'une jeune fille un Roi prudent et fort ?

FAUSTON

L'Oracle l'étonnait d'une Nymphé fort sage,
Qui dit qu'elle croissant et de beautés et d'âge,

1420

D'un funeste trépas vous nous seriez ravi,
Et sous un étranger ce pays asservi,
Si bien que pour frustrer sa fière destinée
Dans l'ancre de la Nymphé elle fut détournée.

1425

TORRISMON

Qui de cet ancre obscur l'emmena plus loin ?

FAUSTON

Votre père et le Ciel me commirent ce soin.

TORRISMON

Où fut-elle ?

FAUSTON

Où voulut la fortune contraire,
Où je ne voulais pas ni le feu Roi son père,
Qui l'envoyait bien loin des provinces du Nord,
Afin de la pouvoir cacher même à son Sort :
Mais bientôt notre nef errante et vagabonde
Tantôt au gré des vents, tantôt au gré de l'onde,
Fit sans nous abîmer naufrage sur les eaux ;
Et vogua par malheur devers quatre vaisseaux,
Où des gens de Norvège allaient d'un cours rapide
Picorant le butin dessus la plaine humide ;
Nous leur fûmes livrez par ce triste hasard,
Ils nous mirent chacun dans un esquif à part ;
Moi parmi les captifs, la fille avec les femmes,
Elle libre, mais moi chargé de fers infâmes !
Or comme leurs vaisseaux en Norvège abordaient ;
Dans un certain détroit des Goths les attendaient

1430

1435

1440

Qui pratiquant sur mer le même brigandage,
Fondirent dessus eux pour les mettre au pillage ;
L'esquif prompt et léger où votre soeur était,
Fuit devant eux aidé du vent qui l'emportait ;
Pour le mien, il fut pris, et le Chef mis au chaînes
En ma place souffrit plus justement mes peines.

1445

1450

TORRISMON

Sais-tu point quel asile, ou quel heureux chemin
Prit l'esquif qui portait un si noble butin ?

FAUSTON

Si le captif fut vrai qui l'eut en sa conduite,
Au pays de Norvège il terminait sa fuite.

TORRISMON

Ce Chef que devint-il ?

1455

FAUSTON

Ceci ne sais-je pas ;
Lors le Roi fut ravi par un sanglant trépas,
Après quoi d'autres morts, et d'autres tristes guerres
De Norvège et des Goths vinrent troubler les terres.

TORRISMON

Mais le connais-tu point ?

1460

FAUSTON

Ils étaient deux amis,
Envoyez en exil pour un meurtre commis,

Celui qui fut captif se nommait Clitorompe,
Et celui qui s'enfuit, Aralde, ou je me trompe.

SCÈNE VII

Messenger, Torrismon, Fauston.

MESSAGER

Cette soudaine mort d'un Roi si généreux 1465
Ne fera que hâter cet hymen bienheureux ;
Avant que de mourir il assembla les Princes,
Les pria qu'à sa fille on gardât ses Provinces :
Mais j'aperçois le Roi. Grand Prince que pour vous,
Le Sort toujours se monstre et favorable et doux. 1470

TORRISMON

Toi même sois heureux : mais quel sujet t'amène ?

MESSAGER

J'étais ici venu devers la jeune Reine.

TORRISMON

Conte moi librement tout ce que tu lui veux,
Entre nous il suffit qu'on parle à l'un des deux.

MESSAGER

Désormais la Norvège est dessous sa puissance, 1475
Et s'apprête à vous rendre une humble obéissance.

TORRISMON

Galealte est donc mort !

MESSAGER

Oui ce grand Prince est mort.

TORRISMON

La Parque dessus lui fit donc un prompt effort !

MESSAGER

Le mal abat bientôt un corps usé d'années.

1480

TORRISMON

Aussi faut-il céder aux lois des destinées,
Qui du plus vertueux dans un si petit cours
Bornent injustement et le règne et les jours.

MESSAGER

Après avoir vécu si redoutable en guerre,
Il vous laisse son sceptre, et son corps à la terre.

1485

FAUSTON

Sire, à voir son visage, à sa voix, à son port,
C'est Aralde lui-même, ou je m'abuse fort.

TORRISMON

Il ne pouvait ici plus à propos paraître :
Mais si tu le connais, te doit-il pas connaître ?

FAUSTON

Ne te souvient-il point de m'avoir jamais vu ?

1490

MESSAGER

Non, ou je suis d'esprit tout à fait dépourvu.

FAUSTON

Souviens toi qu'autrefois Chef de quelques Pirates,
Tu pris, accompagné de trois autres frégates,
Une esquip qui laissant le Royaume des Goths
Cinglait vers Danemark, agité sur les flots :
J'étais dans cet esquip, me peux-tu méconnaître ?

1495

MESSAGER

La Fortune et le Temps font assez souvent naître
La triste occasion qui nous porte aux forfaits,
Comme ils causèrent seuls les crimes que j'ai faits.

FAUSTON

Mais encor, que fis-tu de cette jeune fille ?

1500

MESSAGER

Je fis qu'un Roi daigna la prendre en sa famille.

TORRISMON

Las ! Je n'en sais que trop, et crains d'en trop savoir :
Mais pour le moins mon mal se doit connaître et voir,
Doncques déclare moi la vérité sans feinte.

MESSAGER

Voyant l'âme du Roi sensiblement atteinte 1505
Du malheur qui lui mit une fille au cercueil,
Je pensai que cette autre allégerait son deuil ;
Aussi la reçut-il le plus joyeux du monde,
La nommant comme l'autre, Alvide, pour Rosmonde :
L'histoire est jusqu'ici demeurée en secret. 1510

TORRISMON

Las ! Elle est maintenant trop claire à mon regret.

SCÈNE VIII

Germon, Torrismon.

GERMON

Faut-il toujours qu'un tiers entre nous s'interpose,
Et que toujours pour moi votre bouche soit close ?
Je voudrais que Germon de l'ami même apprit
Ce que le Roi des Goths roule dans son esprit. 1515

TORRISMON

Toujours le Roi des Goths et son Royaume est votre,
Mais l'obstination des volontés d'une autre,
Votre amour si constante, et mes propres malheurs,
Certes causent en moi de bien vives douleurs.

GERMON

Je ne suis pas venu troubler par ma présence 1520
Ni cet heureux hymen, ni sa réjouissance ;

Si mon aspect vous nuit, il me faut retirer,
Par là se peut mon crime aisément réparer.

TORRISMON

Tout le crime est du Sort, qui dans notre allégresse
Mêle inopinément des sujets de tristesse : 1525
Car si le Messenger n'est indigne de foi,
Alvide perd un père, et la Norvège un Roi :
Mais si le mal vous trouble aussitôt qu'il se montre,
Si d'abord vous fuyez sa funeste rencontre,
Il est en votre choix ou de vous en aller 1530
Ou bien de tenir ferme, et de nous consoler.

GERMON

Méconnaissez-vous donc votre ami de la sorte ?
Ah ! Vraiment je vois bien que le deuil vous transporte :
Pourrais-je d'un oeil sec vous voir verser des pleurs,
Et ne pas prendre part à toutes vos douleurs ? 1535
Je répandrai des pleurs, s'ils font votre allégeance,
Et du sang, si vos maux veulent quelque vengeance.

TORRISMON

Je ne suis pas tombé dans un si grand malheur
Que d'avoir oublié votre insigne valeur ;
Comment serais-je aveugle auprès tant de lumière, 1540
Et ne verrais-je plus votre vertu première ?
Je sais votre mérite, et connais mon devoir,
Non, je ne change point d'avis, ni de vouloir,
Je l'ai dit une fois, et le redis encore,
Cette jeune beauté que votre coeur adore, 1545
Alvide, et ses États sont à vous si je puis,
Encore est-ce trop peu, vu ce que je vous suis.

ACTE V

SCÈNE I

Alvide, Nourrice.

ALVIDE

En quelles régions, Alvide infortunée,
Et parmi quelles gens le Sort t'a-t-il menée
Ô Dieux implorerai-je en vain votre secours !

1550

NOURRICE

Toujours vous vous plaignez, et vous craignez toujours.

ALVIDE

Je n'ai plus désormais aucun sujet de crainte,
Mon mal est trop certain, trop certaine ma plainte :
Ma honte est assurée, on me manque de foi ;
Torrismon la perdit, quand je perdis le Roi ;
D'une part il défend que personne m'apprenne
Le triste événement d'une mort si soudaine ;
Et de l'autre il me vient publier hautement
Qu'il est temps que je songe à prendre un autre amant :
Il m'appelle sa soeur, se lamente, m'embrasse,
Et dessous ce faux nom l'infidèle me chasse :

1555

1560

Ô mer ! Ô port des Goths ! Ô Palais glorieux
Qui reçûtes jadis les Reines de ces lieux,
Où puis-je désormais trouver une retraite
Qui tienne ma misère et ma honte secrète ?
Irai-je en mon pays pour voir ce déloyal
Injustement assis sur mon trône royal ?
Irai-je me ranger dessous sa servitude
Et le voir jouissant de son ingratitude ?
Ou si je dois aller en quelqu'autre
Dont je rende à mes maux les peuples ébahis ?

1565

1570

NOURRICE

Que Torrismon put faire une action si noire !
Madame excusez moi, je ne le saurais croire.

ALVIDE

Il l'a faite, Nourrice, il est trop assuré,
Son crime, et ce trépas n'est que trop avéré :
Je sais trop son dessein, sa violence est claire ;
Mais je sais bien aussi ce qu'Alvide doit faire.

1575

NOURRICE

Peut-être tenez vous pour une vérité
Ce qui ne sera pas, et qui n'a point été :
Mais a-t-on jamais vu qu'avec tant d'insolence,
De deux Amants le sort troublât la jouissance ?
Et vous figurez-vous que dans la mort du Roi
Amis, sujets, parents, tout ait perdu sa foi ?
Qu'on n'écouterait plus ni raison ni justice ?
Qu'on laisserait désormais toute licence au vice ?
Que la honte soit morte avec l'honnêteté ?
Et qu'ici la vertu n'ait plus de sûreté ?

1580

1585

Certes si votre peur se trouvait véritable,
Notre perte, autant vaut, serait inévitable.

ALVIDE

Ce bon vieillard mourant, la Justice mourut, 1590
Ou remontant au Ciel, avec lui disparut :
Et la force et la fraude occupèrent la terre,
Et prirent place aux coeurs pour nous livrer la guerre ;
La Foi n'oserait plus avoir levé la main,
L'Honneur baisse le front, et nous est à dédain, 1595
La Raison est muette, ou pour le moins ne flatte
Que les vaines grandeurs dont la Fortune éclate ;
Le sage et bon avis cède aux rigueurs du Sort,
La majesté des Lois succombe sous l'effort,
Cependant que le fer en guise d'un tonnerre, 1600
D'un effroyable bruit va menaçant la terre :
Le plus puissant est Roi ; la peur de son courroux
Nous fait servilement embrasser ses genoux ;
Cela seul qui lui plaît est juste et raisonnable ;
Je trouble ses désirs, lui suis désagréable, 1605
Pour Princesse des Goths, je lui suis à mépris,
Mais quant à mon pays, ce brave Roi l'a pris.

NOURRICE

Vous croyez trop peut-être à quelques apparences,
Un grand amour troublé vit dans les défiances.

ALVIDE

Soit du reste, Nourrice, ainsi qu'il plaît au Sort, 1610
De mon traître pays, du bruit de cette mort,
Ne me suffit-il pas de voir qu'on me refuse ?
J'ai moi même entendu le refus dont il use,

Mon coeur n'est en ceci défiant ni jaloux,
 Alvide, m'a-t-il dit, Germon est votre époux, 1615
 Ne dédaignez de prendre un Prince pour un autre,
 Et que votre vouloir s'accorde avec le nôtre ;
 Ainsi doncques bien loin de ce qu'il m'a promis
 Il me met dans les mains d'un de mes ennemis.
 Ainsi doncques il veut que d'un coeur impudique 1620
 Je consente aux désirs d'un amant tyrannique :
 Ainsi donc l'un me quitte, et l'autre me reprend,
 Ainsi m'accepte un Prince, ainsi l'autre me vend,
 Et dans un tel mépris, et tant de convoitise,
 À leur sale trafic je sers de marchandise, 1625
 A-t-on jamais parlé d'un échange pareil ?

NOURRICE

Peut-être n'est-il pas sans quelque grand conseil.

ALVIDE

La raison qu'il en donne, est vaine et mensongère,
 Et ne fait qu'augmenter ma honte et ma colère,
 Cependant qu'il me chasse et me manque de foi, 1630
 Le barbare me joue, et se moque de moi ;
 Chère Alvide, m'a dit cette âme si légère,
 Germon est votre époux, moi je suis votre frère ;
 Il me va figurant un faux enlèvement,
 Une Nymphé, une grotte, un bois, un vrai roman ; 1635
 Et tous ces discours feints, et ressentant la fable
 Sont l'injuste sujet d'un refus véritable ;
 Et c'est mon Torrismon qui m'abandonne ainsi.
 Lui qui me répudie, et qui me tue aussi :
 Celui qui remporta ma dépouille première 1640
 Et qui joyeux attend maintenant la dernière :
 Aujourd'hui que je suis fille d'un Prince mort,

Je me vois refusée ; ô Ciel ! Ô terre ! Ô sort !
Pourrai-je vivre encor me voyant méprisée ?
Vivrai-je n'étant plus qu'un objet de risée ? 1645
Survivrai-je à ma gloire ? Hé ! Qu'est-ce que j'attends ?
Que crains-je ? Le trépas, ou qu'il ne vienne à temps ?
Et quoi non seulement encore je respire,
Mais j'aime et pleure encore, encore je soupire !
Alvide n'es-tu point honteuse de pleurer ? 1650
Hé de quoi maintenant te sert de soupirer ?
Faible main, lâche coeur qui fait que tu diffères
Le généreux dessein de finir tes misères,
Ai-je quelque besoin d'une arme en mon courroux ?
Ou si mes mouvements sont trop lents et trop doux ? 1655
Hélas ! Si mon amour abhorre la vengeance,
Un seul coup à mes maux peut fournir d'allégeance ;
Je ne veux que mourir, et mourir en aimant ;
Mais si la mort n'éteint un amoureux tourment,
Qu'elle fasse plutôt mourir aussi mon âme 1660
Afin qu'il ne lui reste aucun trait de sa flamme.

(Alvide s'en va sans l'écouter.)

NOURRICE

Hé de grâce perdez cette vaine terreur,
Et bannissez de vous ses pensées pleins d'horreur :
Personne ne vous force, et ne vous chasse encore,
Au contraire chacun pour Reine vous honore. 1665

SCÈNE II

RUSILLE *(seule)*

À la fin la fortune après un si longtemps,

Me ramène un beau jour et rend mes vœux contents ;
 Là dedans toute chose est richement ornée,
 Un double hymen se fait dedans cette journée ;
 Je suis prête de voir deux Reines, et deux Rois, 1670
 Mais plutôt quatre enfants vivre dessous mes lois.
 Mon sang Royal se mêle à la race Royale,
 Leur beauté, leur valeur, leur gloire est sans égale ;
 Aujourd'hui les festins, les jeux, et les ballets,
 Joindront trois nations en un même Palais : 1675
 Ah ! Si rien du Destin ne change l'ordonnance,
 Mon cœur, que ne perds-tu ta dure souvenance ?
 Que ni ce front ridé, ni ces pas tremblotants
 N'amointrissent en rien le plaisir que j'attends ;
 Et toi mon cher époux manquant à cette fête, 1680
 Si tu daignes du Ciel tourner ici la tête,
 Si tu viens quand je dors consoler mes tourments,
 Assistes si tu peux à nos contentements ;
 Et prends part aux grandeurs dont ton fils et ta fille
 S'en vont heureusement accroître ta famille. 1685

SCÈNE III

ROSMONDE (*seule*)

Quoi l'état de ma vie est encore incertain !
 J'appréhende et nourris encore un espoir vain !
 Je me repens d'avoir montré trop d'assurance,
 Et puis je me repens de cette repentance !
 J'ignore où tout ceci doit enfin réussir ; 1690
 Le vouloir seul des Dieux nous en peut éclaircir :
 Je m'en vais cependant leur faire mes offrandes,
 Et parer leurs autels de ces belles guirlandes :
 En ce jour solennel, la meilleure action

C'est de leur témoigner notre dévotion ;
Daigne donc le grand Dieu qui lance le tonnerre,
D'un oeil doux et bénin regarder cette Terre.

1695

SCÈNE IIII

ALVIDE (*seule dans sa chambre*)

Enfin je saurai bien moi-même me guérir
Sans qu'aucun désormais m'empêche de mourir ;
Voici de tous mes maux la médecine prompte,
Et qui peut m'exempter de refus et de honte :
Sus doncques témoignons par un dernier effort
Qu'on nous peut bien ôter la vie, et non la mort.

1700

SCÈNE V

Torrismon survenant, Alvide, Gentilhomme de chambre.

TORRISMON

Alvide qu'est-ceci ? Quel penser ? Quelle rage
T'ont poussée à te faire un si cruel outrage ?
Cette sanglante plaie est-elle de ta main ?

1705

ALVIDE

Pouvais-je donc survivre à ce honteux dédain ?
Hélas ! Si votre amour était toute ma vie,
Qui me l'aurait sinon votre haine ravie ?
Oui mon cher Torrismon, le trépas m'est plus doux,
Que de souffrir jamais d'être à d'autres qu'à vous.

1710

TORRISMON

Et moi puis-je souffrir une douleur si forte ?
Pourrai-je vivre encor voyant Alvide morte ?
Ah non ! Trop justes Cieux ne le permettez pas,
Que j'abandonne ainsi mon Alvide au trépas : 1715
Alvide par ce coup le coeur tu me transperces,
Et je puis dire mien tout le sang que tu verses :
Alvide chère soeur, ha que ce nom m'est cher,
Puis qu'il m'ôte aujourd'hui ce que j'ai de plus cher ;
J'atteste des grands Dieux la puissance suprême, 1720
Que tout ce que j'ai dit est la vérité même.

ALVIDE

Torrismon, je vous crois mon feu fut indiscret ;
Et je quitte à présent la lumière à regret :
Mais dedans mon malheur, ceci me reconforte,
Que je meurs étant votre en mourant de la sorte, 1725
Et ce penser tout seul a pour moi tant d'appas,
Que je trouve une vie au milieu de trépas :
Tout ce qui me déplaît et croît mon mal au double,
C'est de voir que ma mort vous afflige et vous trouble.

TORRISMON

Désormais comme frère, et non plus comme amant, 1730
Que d'un chaste baiser j'allège mon tourment ;
Et garde à ton époux le reste à ma prière ;
Tu ne peux pour ce coup perdre encor la lumière.

ALVIDE

Ô frère plus que frère, et plus que bien-aimé,
Ce coup est plus mortel que tu n'as estimé. 1735

Ta dernière demande est bien vaine et frivole ;
La mort me clôt les yeux, et mon esprit s'envole.

(Il se tue.)

TORRISMON

Alvide es-tu donc morte ! ô sort plein de rigueur !
Se peut-il que je vive ayant perdu mon coeur ?
Fallait-il que si tôt tu cessasses de vivre ? 1740
Mais si je fus trop lent, au moins te dois-je suivre :
Je rougis qu'une femme ici m'ait devancé,
Et de voir que son sang m'ait le chemin tracé ;
Mais pourquoi s'étonner qu'un coeur lâche et perfide
Marche encor en la mort après les pas d'Alvide ? 1745
Et toutefois je suis exempt de lâcheté,
Puisqu'avant ton trépas le mien fut arrêté ;
Car ces lignes font foi que ma rage était preste
D'immoler à mon sort cette coupable tête.
Ami tiens cette lettre, et la rends à Germon, 1750
Il apprendra par là ce qu'a fait Torrismon.

GENTILHOMME

Sire, que faites vous !

TORRISMON

Accomplis ton message,
Et me laisses finir en homme de courage :
Saches que c'est ici la plus douce des morts 1755
Que m'ont fait ressentir l'amour et mes remords :
Dis lui que je trahis notre amitié si pure,
Et que j'ai même enfreint les lois de la nature ;
Enfin peins lui mon crime et si lâche et si noir,

Qu'il n'ait point de regret de ne me plus revoir :
À Dieu, sers ce Seigneur avecques plus de gloire,
Et conserves toujours mon nom dans ta mémoire.

1760

SCÈNE VI

GENTILHOMME (*descendant de la chambre sur le Théâtre*)

Ô Misérables Goths ! Tout votre heur, votre appui,
Et toute votre gloire est perdue aujourd'hui :
Ô déplorable Reine ! Ô Cour infortunée !
Ô cruelle aventure ! Ô funeste journée !

1765

SCÈNE VII

Germon, Gentilhomme.

GERMON

Quelle dolente voix, et quels cris redoublez
En ce jour d'allégresse ont mes esprits troublez ?
Sont- ce des cris de peur, ou si ce sont des plaintes ?
L'ennemi pourrait-il causer ici des craintes
Tandis qu'un Torrismon à Germon près de soi ?

1770

GENTILHOMME

Las il n'eut d'ennemis que soi-même, et sa foi.

GERMON

De quoi me parles-tu ?

GENTILHOMME

Voyez-le en cette lettre,
Qu'en mes mains, pour vous rendre, il a voulu remettre : 1775
Et je crois qu'apprenant sa résolution,
Vous serez trop certain de l'exécution.

GERMON

Las entends comme il parle ;
Ô mon ami fidèle
Si je pus violer une amitié si belle , 1780
C'était bien la raison que mon sang épanché
Me fit du moins fuir l'horreur de mon péché ;
Mon péché qui toujours pesant à ma mémoire
Ne me quittera pas dans la nuit la plus noire :
Celle dont tu devais être seul possesseur, 1785
Alvide fut ma femme, et la même ma soeur ;
Je te la recommande, et plus encor Rusille,
L'amour te doit assez recommander la fille ;
Sois de tout mon pays général héritier :
C'est ce que ton ami te peut offrir d'entier ; 1790
Souffres que pour le moins ceci me réconforte,
Que je puisse en mourant m'appeler de la sorte ;
Vis, et console toi. C'est ce que de Germon
Pour dernière faveur demande Torrismon.
Ô lettre tristement commencée et suivie ! 1795
Mais en quels lieux est-il ? N'est-il donc plus en vie ?

GENTILHOMME

Non, il suivit Alvide.

GERMON

Alvide morte aussi !

GENTILHOMME

Elle mourut depuis qu'il eut écrit ceci,
Et lui suivit sa soeur.

1800

GERMON

Je ne puis rien connaître
À ce que tu me dis, à ce que m'écrit ton maître.
Alvide était sa soeur !

GENTILHOMME

Elle l'était vraiment
Élevée en Norvège, et vous saurez comment ;
Et Torrismon l'ayant pour sa soeur reconnue,
À cet extrême point sa fureur est venue,
Qu'il s'est tué lui même, afin comme je crois,
De vous venger du tort commis contre sa foi.

1805

GERMON

Il se déjà trop de son ami fidèle,
Et condamna ma foi par cette mort cruelle :
Las quel crime est si fort indigne de pitié,
Qu'il n'obtienne pardon d'une vraie amitié ?
Il m'aurait fait sans doute un moins sensible outrage,
Si contre mon sein propre il eut tourné sa rage :
Je devais seul subir les rigueurs d'un tel sort,
Seul je suis le sujet de sa tragique mort :
S'il commit quelque mal, je fus l'auteur du crime,

1810

1815

Et ma mort pour la sienne eût été légitime ;
Ah fortune, ah promesse, ah foi, nuisible foi !
Est-ce ainsi qu'il te garde, ainsi qu'il me fait Roi ?

1820

GENTILHOMME

Tout ce qu'il pût donner, son trépas vous le donne.

GERMON

Mais dit qu'il m'ôte tout, en m'ôtant sa personne ;
Amour, cruel amour, c'est toi qui me réduis
Au pitoyable état où maintenant je suis ;
Tu m'ôtes un ami, tu m'ôtes une Dame,
Et de deux coups mortels tu me transperces l'âme :
Je perds tout, le perdant : ah gain trop malheureux,
Triste acquêt où se perd un Roi si valeureux,
Où le fils perd sa mère, une épouse, soi même,
Un ami, son ami ; mais celle aussi qu'il aime :
Où la milice perd sa gloire et son honneur,
L'Univers, un grand Prince, et les Goths, leur Seigneur ;
Où je perds mes plaisirs, toute mon espérance,
Et de tant de périls la douce récompense,
Dedans cet accident à nul autre pareil ;
Certes le Ciel devrait perdre aussi son Soleil,
Le Soleil, ses rayons, et le jour, sa lumière,
Et la Nuit, ramener, l'obscurité première,
Pour cacher à jamais d'un manteau ténébreux
Les funestes effets de ce crime amoureux ;
Les fleuves, et les mers, par d'horribles ravages,
Devraient perdre la Terre en perdant leurs rivages ;
Elle qui peut souffrir d'être ingrate à ce point ,
Qu'elle connaît sa perte, et ne s'en ressent point ;
Que sur ses fondements demeurant immobile,
Elle n'ébranle pas ses tours, ni cette ville,

1825

1830

1835

1840

1845

Et ne revomit point du ventre du cercueil,
Des fantômes hurlants pour témoigner son deuil,
Et pour mieux célébrer cette triste aventure,
Qui fera même horreur à la race future.

1850

SCÈNE VIII

Gentilhomme, Rusille. Germon, Rosmonde.

GENTILHOMME

Sire, voici la Reine.

RUSILLE

Hé que me cache-t-on ?
De qui suis-je enfin mère ? Ou suis- je mère, ou non ?

GENTILHOMME

La vérité longtemps de nous tous ignorée,
Nous est, grande Princesse, aujourd'hui déclarée
Mais que sa Majesté montre en cet accident,
Combien est son esprit courageux et prudent.

1855

RUSILLE

Si celle-ci ne l'est, quelle autre est donc ma fille ?

GENTILHOMME

Celle que Galealte eut dedans sa famille.

1860

RUSILLE

Mais il doit y avoir quelque autre mal caché,
Plus grand que le regret d'un hymen empêché ;
Pourquoi s'affliger tant d'une soeur retrouvée ?
Et du recouvrement d'une fille enlevée ?
Donc où ma fille est elle ?

1865

GENTILHOMME

Où pas un ne voudrait.

RUSILLE

Et mon fils Torrismon ?

GENTILHOMME

Il est au même endroit.

GERMON

Déjà votre constance à nulle autre commune,
Vous a fait supporter d'autres traits de fortune ;
Il vous faut, grande Reine, encor souffrir ceux-ci,
Et témoigner un coeur à ces coups endurci :
Si vous fûtes jadis heureuse en votre race,
Ne me dédaignez pas, ils m'ont quitté leur place.

1870

(Elle s'évanouit.)

RUSILLE

Si vous fûtes, dit-il, ah mes enfants sont morts.

1875

GERMON

Hé prêtez du secours à son débile corps ;
 D'un côté Torrismon, et d'autre part Alvide,
 De chacun de mes yeux font une source humide,
 Et dans les sentiments d'amour et d'amitié,
 Elle m'arrache encor des larmes de pitié : 1880
 Pauvre Reine, le jour qu'elle avait plus d'attente
 D'être dans ses enfants parfaitement contente ;
 C'est lors qu'elle se voit par leur funeste mort,
 L'exemple malheureux d'un déplorable sort.
 Je veux mêler mes pleurs, et ma plainte à la sienne, 1885
 Madame permettez qu'aussi je vous soutienne.

ROSMONDE

Que ne suis-je bons Dieux, morte dans le berceau,
 Ou du moins ce jour même, alors qu'il était beau !
 La mort était pour moi bien douce et fortunée,
 Lors que je n'avais pas troublé cette journée : 1890
 Maudite que je suis, à présent ma fureur
 Remplit toute la Cour d'épouvante et d'horreur ;
 Je fus de cette erreur l'occasion première,
 Et j'ai fait maintenant perdre au Roi la lumière :
 Oserai-je pour fille à la Reine m'offrir ? 1895
 Moi qui n'ai pas voulu pour mère la souffrir ?
 Chétive que je suis, pour complaire à moi même,
 J'ai refusé l'amour, l'honneur, le diadème ;
 Qu'il eut bien mieux valu, qu'au lieu de mon berceau,
 J'eusse innocente encor rencontré mon tombeau. 1900

RUSILLE *(revenant de pâmoison)*

Qui me retient en vie ? Ah vieillesse importune,
 Dois-je encor respirer après cette infortune ?

À quoi dorénavant me réserve le Sort
Qu'à pleurer mes enfants ? Qu'à les voir en leur mort ?
Donc, que pâles et froids je les voie et les touche ;
Et qu'un dernier adieu me colle sur leur bouche.

1905

GERMON

Ils ne vous causeraient que des pleurs superflus,
Hé que vous servirait de voir ce qui n'est plus ?

RUSILLE

Prenez doncques pitié d'une mère affligée,
Par vous, soit dans ce sein votre lame plongée,
Afin qu'abandonnant le fardeau de ce corps,
J'aïlle avec mes enfants errer parmi les morts.

1910

(Il dit cela pour son ami.)

GERMON

Madame, si ma mort leur rachetait la vie,
Leur mort serait bientôt, de la mienne, suivie ;
Mais puisque c'est l'arrêt d'un sévère Destin,
Que la Parque jamais ne rende son butin ;
Je vivrai dans les pleurs, et dedans la complainte
Pour alléger le deuil dont votre âme est atteinte ;
Tandis qu'avec honneur vos enfants bien aimés,
Seront dessous un marbre ensemble renfermés,
Suivant ce que le Devin avait prédit.
Qu'on saurait rendre à ceux qui perdent la lumière ;
Bien qu'aux rois valeureux, par un Destin plus beau,
Le Ciel soit leur demeure, et la Terre un tombeau :
Pour vous donc seulement je reste encor en vie,
Et pour la voir sous vous désormais asservie ;

1915

1920

1925

Si l'offre que je fais n'est de vous rejeté,
 Pour vous je porte encore une épée au côté ;
 Seule vous empêchez que je ne foule à terre
 Ma Couronne, et ce fer, jadis heureux en guerre,
 Et que devant vos yeux, mon âme avec mon sang,
 D'un coup de désespoir ne sortent de ce flanc ;
 Mais tant que dureront ma vie et ma puissance,
 Grande Reine, elles sont sous votre obéissance.

1930

RUSILLE

Mon esprit déjà prêt à rompre ses liens,
 N'attend pour me quitter qu'à voir la mort des miens,
 Afin que s'animant par ce triste spectacle,
 Rien ne lui puisse plus servir d'aucun obstacle.
 Hélas mes chers enfants !

1935

GERMON

L'excès de sa douleur
 Lui fait perdre à la fois, la force et la couleur ;
 Portons la là dedans, et tous ayons la vue,
 À ce que la douleur, ou le fer ne la tue :
 Ô ma vie, ô mes jours, non jours, mais tristes nuits,
 Que vous me réservez de regrets et d'ennuis.

1940

1945